

1783
45
HISTOIRE

DU

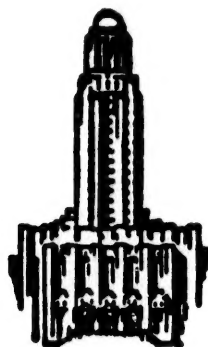
IF-ERRANT

PAR M. DE LA

MONTPELIER

ADAMANT & VANDIS, Libraires, Montpelier

N° 68 237 et 238



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Collection Me Victor Morin
BIBLIOTHÈQUE

HISTOIRE
Napoléon Babin
DU

JUIF-ERRANT

PAR M. P. B....

MONTREAL

G. O. BÉGIN & VALON, LIBRAIRES
Nos 227 et 229, Rue St-Paul

1872

UNIVERSITÉ DE MONTREAL
BIBLIOTHEQUE

Co
Le
par
ville
dans
en th
see an
He
seurs
fons

UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Comment le Juif-Errant a été reconnu

L'an de grâce 1633, l'évêque de
parut pour se rendre au plus tôt
ville de Hambourg, d'où il devait
dans la petite ville de Salen, rendre
au théologien François Eysen, l'un
ses amis.

Ils devaient conférer ensemble
sur les points de l'histoire et de
l'histoire d'un grand intérêt pour les
il se souvint la grande sainte
l'histoire et la sainte.

Il se souvint la grande sainte
l'histoire et la sainte.
Il se souvint la grande sainte
l'histoire et la sainte.
Il se souvint la grande sainte
l'histoire et la sainte.

UNIVERSITÉ DE MONTREAL
BIBLIOTHEQUE

année, ce jour-là même, qui était un lundi et la fête des Trois-Rois.

Pendant ce discours, que chacun écoutait avec le plus grand recueillement, l'attention du prédicateur, celle de l'évêque lui-même et d'un grand nombre de personnes fut souvent excitée par les gestes d'un singulier personnage qui se tenait constamment debout devant la chaire, et qui se frappait la poitrine chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Jésus ; il poussait de profonds soupirs et semblait étouffer sous le poids de cuisants remords. Cet homme était de haute stature, se tenait assez droit, bien qu'il fût aisé de comprendre qu'il devait être extrêmement âgé ; sa mise était étrange. Un petit sacchet était pendu à sa ceinture ; il s'appuyait sur un bâton ; sa tête chauve et sa barbe inspiraient le respect ; un tablier d'une singulière étoffe était attaché devant lui ; et ses yeux étaient fixés vers la terre.

Quand le sermon fut terminé, M. Francis Eysen descendit, et adressa quelques mots à voix basse à ce personnage surprenant ; et après l'office il lui fit dire par le sacristain de se rendre à l'instant même au presbytère où l'évêque voulait l'entretenir.

Et comme on s'était assemblé dans une grande salle où l'on devait conférer des affaires de l'Eglise, au moment où l'évê-

que s
posé
que t
autan
vança
pagnie

M.

coura
fiance
la con
action
gea à
indiqu
dans s
l'évêq
toute
silence
dinair
et exc

Mai

ajouta
cheur
qu'à v
peut
un s
nous
ayer

Le
you
qui e
M.

tail un lundi

chacun écou-
lement, l'at-
de l'évêque
bre de per-
r les gestes
i se tenait
chaise, et
ne fois qu'il
e Jésus ; il
et semblait
s remords.
e, se tenait
e compren-
ment âgé ;
achet était
ait sur un
rbe inspi-
ne singu-
ui ; et ses

M. Fran-
quelques
e surpre-
re par le
même au
trelanir.
dans une
érer des
on l'évê-

que se plaça sur le siège qui avait été dis-
posé pour lui à la première place, et après
que tous les ecclésiastiques en eurent fait
autant, on vit entrer ce personnage, qui s'a-
vança d'un pas grave, salua toute la com-
pagnie et se présenta devant Mgr l'évêque.

M. Franciscus Eysen lui dit de prendre
courage, et l'engagea à avoir toute con-
fiance ; ayant pensé que cet homme avait
la conscience chargée de quelque coupable
action qui tourmentait son cœur, il l'enga-
gea à s'adresser à Mgr l'évêque, qui lui
indiquerait les moyens de rétablir la paix
dans son âme puisqu'il était si repentant ;
l'évêque ajouta quelques mots de bonté, et
toute la compagnie attentive attendait en
silence la réponse de cet homme extraor-
dinaire, qui faisait naître le plus vif intérêt
et excitait surtout la curiosité.

Mais il gardait le silence, et l'évêque
ajouta : Mon ami, nous sommes tous pé-
cheurs, et plutôt disposés à vous plaindre
qu'à vous blâmer ; le récit de vos malheurs
peut être une leçon utile pour plusieurs et
un soulagement pour vous ; chacun de
nous, ici, ne peut vous désirer que du bien,
ayez bon courage.

Le vénérable vieillard leva alors ses
yeux vers le ciel, poussa un profond soupir
qui émut l'assemblée, et s'exprima ainsi :

Messieurs, vous voyez en moi un monu-

ment de la justice divine ; je suis juif, et j'erre par le monde depuis le jour de la mort de notre Seigneur Jésus qui est au ciel.

Je suis ce vieillard qui ne peut mourir, et que dans vos campagnes l'on nomme le Juif-Errant ; j'ai mérité la colère du ciel et des hommes, je souffre depuis seize siècles passés ; que la justice de Dieu s'accomplisse ! Si je vous racontais seulement une dix millième partie de mes voyages, vous frémiriez en pensant combien l'homme peut être coupable et combien est grande la puissance de Dieu ; mais vous pourriez croire que je suis un imposteur et que je veux me jouer de votre bonne foi ; cependant mon crime est trop grand, il est puni d'une manière trop terrible, pour que je veuille de nouveau offenser Dieu en altérant la vérité ; permettez néanmoins que je me retire et vous quitte.

L'évêque lui répondit qu'il le remerciait au nom de l'assemblée de tout ce qu'il venait de dire, que, pour lui, il croyait parfaitement à sa sincérité, qu'il ne doutait pas que chacun y crût de même, qu'il le prierait donc au grâces de raconter son histoire ; et la compagnie confirma ce que venait de dire l'évêque par des marques non équivoques d'assentiment.

Mais en cet instant M. Eysen pria l'as-

sembl
où le

Le
lemen
sentit
tint c
ses pi
peu m
à raco
tre Ma
étant
faite,
porté.

Mon
rus, je
je suis
gne du
pentier
habits
temple
elle sav
était r
men éd
bians,
tre coré
où j'ec

suis juif, et
jour de la
qui est au

eut mourir,
a nomme le
re du ciel et
seize siècles
eu s'accom-
lement une
yages, vous
n l'homme
est grande
n pourriez
et que je
bi ; cepen-
il est puni
pour que je
eu en alté-
moins que

remerciait
e qu'il ve-
oyait par-
outait pas
il le prie-
histoire ;
venait de
n équivo-
pria l'as-

semblée de passer dans une salle voisine où le dîner était servi.

Le Juif-Errant donc, puisque c'était réellement lui, engagé si gracieusement, consentit à prendre place au banquet, où il se tint cependant debout, agitant sans cesse ses pieds et ses jambes par des mouvements peu marqués. Il annonça qu'il consentirait à raconter son histoire, et il fut servi entre Mgr l'évêque et M. Eysen, et le repas étant fini, sur l'invitation qui lui en fut faite, il fit son récit ainsi qu'il va être rapporté.

Origine du Juif-Errant.

Mon nom est Isaac-Laquedem Ahasvérus, je suis juif de la tribu de Nephthali, je suis né l'an 3962 du monde, sous le règne du roi Hérode. Mon père était charpentier, et ma mère confectionnait les habits que les lévites portaient dans le temple du Seigneur ; mieux que personne elle savait broder, et comme leur conduite était régulière, ils purent s'occuper de mon éducation et me laissèrent quelques biens, ce qui me permit de m'établir maître cordonnier dans la ville de Jérusalem, où j'occupais une jolie maison au pied du

mont Calvaire, au moment où Jésus, notre Seigneur, le gravissait chargé de sa croix.

Etant jeune, j'appris à lire dans le livre de la loi et dans les livres des prophètes; quand mon père reconnut que je lisais parfaitement et que j'étais en âge de raison, il me donna un livre qu'il avait jusque-là soigneusement tenu caché, me recommandant de le lire attentivement.

Ce livre contenait l'histoire du monde; celle de la tribu de Nephtalie y était traitée avec soin, et l'on pouvait y trouver en particulier l'histoire de notre famille; une partie est écrite dans la Bible, l'autre a été ajoutée par moi le jour de mon crime.

Pour être compris, je suis obligé de reprendre les faits d'un peu plus haut que mon départ de Judée.

*Ce qu'il répondit à Jésus-Christ,
et sa sentence.*

La mission de Jésus notre Seigneur a duré trois années. L'an du monde 4034 ou 3039 ans après le déluge, le Seigneur étant dans sa 34^e année, prêcha aux peuples la repentance des fautes, le pardon des offenses, la loi au Dieu, la bienfaisance et la charité,

l'espérance pure et contre sa mise après la crucifixion.

Le S. travers de sa suivi d' le voir les mau était co pria d' mettre

Voyez craignis je répo fauteur, alors m Tu ma siècles du jug

Dev réstili l'homme

Jésus, notre
de sa croix.
ans le livre
prophètes;
ne je lisais
âge de rai-
il avait jus-
hé, me re-
ment.
du monde ;
était traitée
ver en par-
nille ; une
autre a été
crime.
ligé de re-
haut que

l'espérance d'une récompense pour une vie pure et la crainte d'un châtimement terrible contre l'endurcissement dans la perversité ; sa mission fut accomplie en trois années ; après lequel terme il fut condamné à être crucifié.

Le Seigneur Jésus sortit du prétoire, traversa la ville ; il était parvenu, chargé de sa croix, au-devant de ma demeure, suivi d'une multitude de peuple. Je voulus le voir passer, et comme il était accablé par les mauvais traitements et le fardeau qu'il était contraint de porter, haletant, il me pria d'un air doux et humble de lui permettre de se reposer devant ma maison.

Voyant que le peuple était furieux, je craignis de soulever sa colère contre moi ; je répondis : *Marche donc l'avance, mal-facteur, retire-toi, tu me fais affront !* Jésus alors me regardant d'un air sévère, me dit : *Tu marcheras toi-même pendant bien des siècles ; ton châtimement ne finira qu'au jour du jugement dernier.*

rit,

igneur a
1621 en
leur étant
ouples la
enfants,
charité,

Il part pour bien longtemps.

Dès cet instant, j'éprouvai un besoin irrésistible de marcher ; je quittai aussitôt femme, enfants, serviteurs, et muni d'un

bâton, je commençai ce long voyage qui n'a pas cessé ni jour ni nuit depuis cette époque. Je lus en route la fin du livre que mon père m'avait donné, et je vis sur la fin que le malheur qui m'arrivait y était clairement prédit, et que si j'avais suivi la recommandation de mon père, j'aurais pu éviter une aussi grande disgrâce ; et me trouvant près du torrent du Cédron, je lançai ce livre au milieu des eaux, où il disparut immédiatement.

J'avais pris la route de l'Egypte, j'allais lentement, et le soir du premier jour je me trouvai à Bethléem, qui n'est qu'à deux heures de chemin de Jérusalem. Encore à jeun, je n'osais demander l'hospitalité, quand je vis une étoile brillante descendre et venir se placer sur une étable ; j'y entrai aussitôt et je trouvai dans une crèche, des fruits, des gâteaux et du miel. Je satisfaisais ma faim avec empressement, quand tout-à-coup je vis le grand saint Michel qui me rassura en me disant : Tu es ici sur la terre où est né le Seigneur ! prosterne-toi et repens-toi ; mais le jour de la miséricorde se fera longtemps attendre ; pars, ne crains rien, tu ne manqueras de rien. Et, me levant, je pris le chemin du désert.

Je c
jours,
rais u
l'Arab
comme
leur c
trouva
saient
des can
sources
pents
que j'e
leur an
sang ;
aussitô
je pus
lion, e
et qui
que je
ensuite
superb
cent po
leurs se
ville ;
des ro
des ap

*Les lions, les tigres et les serpents
le respectent.*

Je cheminais tristement depuis plusieurs jours, me repentant de mon crime. Je désirais mourir sous les sables brûlants de l'Arabie-Pétrée ; mais le vent les soulevait comme des montagnes et éloignait de moi leur chute, qui aurait pu m'engloutir ; je trouvais parfois des provisions qui paraissaient avoir été oubliées ou perdues par des caravanes ; enfin, si j'approchais d'une source, les tigres, les lions, d'énormes serpents se rencontraient sur mes pas, et bien que j'eusse le désir de mourir, j'éprouvais à leur aspect une terreur qui me glaçait le sang ; mais ces animaux féroces me cédaient aussitôt le passage sans me faire aucun mal ; je pus même en caresser quelques-uns, un lion, entre autres, que je flattais de la main, et qui m'accompagna constamment, tant que je restai dans le désert. Je voyageai ensuite dans l'Egypte, où je vis Thèbes, superbe ville, dans laquelle on entrait par cent portes ; Memphis, dont les temples et leurs souterrains étaient grands comme des villes ; les obélisques et les pyramides, où des rois avaient été enterrés plusieurs siècles après le commencement du monde ;

enfin, après avoir visité l'Arabie, où la reine Palmyre dédia au Soleil le plus beau temple de l'univers, dans une ville toute de marbre qu'elle fit construire, et à laquelle elle donna son nom, je résolus de revoir Jérusalem, trente-huit ans après l'avoir quittée : je traversai le même désert, où je retrouvai le lion qui m'avait escorté ; notre reconnaissance fut touchante, nous pleurions tous deux ; mais il était accablé de vieillesse, et, quand je voulus quitter le désert, il mourut sous mes yeux, et je le recouvris de sable.

Je désirais beaucoup revoir mes enfants ; je me hâtai de traverser les villages en suivant les rivages de la mer morte où l'on trouve une prodigieuse quantité d'asphalte ; je remarquai que l'on reconstruisait les villes de Sodome et de Gomorrhe.

*Il raconte l'histoire de la destruction
de Jérusalem.*

Mais quand je fus dans ma maison, je n'y trouvai que des étrangers ; ma femme, disait-on, avait été lapidée par le peuple, après avoir embrassé la religion de Jésus ; mes enfants aussi avaient été baptisés, et

était
Jud
bien
la v
les r
Juif
et co
dura
mon
beau
de V
Agri
sur l
prise
Jésu
1,40
fond
conti
tude
et Je
périt
veng
gean
périr
plice
au p
sa vi
ville
et lo
car
salu

le, où la reine
beau temple
oute de mar-
laquelle elle
revoir Jérusalem
voir quittée :
je retrouvai
notre recon-
us pleurions
blé de vieil-
ter le désert,
le recouvris

mes enfants ;
lages en sur-
orte où l'on
é d'asphalte ;
struisait les
che.

struction

maison, je
ma femme,
le peuple,
de Jésus ;
aptises, et

étaient morts très-jeunes ; et le roi de la Judée était devenu propriétaire de mes biens, qu'il avait vendus. A cette époque, la ville était remplie de gens d'armes, et les murailles garnies de combattants. Les Juifs s'étaient révoltés contre les Romains et contre leur roi ; et cet état de guerre durait depuis déjà longtemps ; Jean et Simon gouvernaient la ville, et le peuple avait beaucoup de confiance en eux. Titus, fils de Vespasien, empereur des Romains, et Agrippa, fils d'Agrippa, qui avait régné sur la Judée, assiégeaient la ville qui fut prise l'an 3069 après le déluge, et de Jésus-Christ, 71 ; il périt dans cette guerre 1,404,000 Juifs. La ville fut détruite de fond en comble ; et après la guerre on continua encore de faire périr une multitude de Juifs. Simon eût la tête tranchée, et Jean fut plongé dans un cachot où il périt. Les Juifs avaient provoqué cette vengeance de la part des Romains en égorgeant toutes leurs garnisons et en faisant périr tous leurs soldats par d'atroces supplices. Simon et Jean avaient fait croire au peuple que Dieu ne laisserait pas périr sa ville et son temple ; mais désormais la ville de Dieu devait être le monde entier, et son temple, le cœur de l'homme juste, car Jésus avait consenti à mourir pour le salut du genre humain, mais ses bour-

reaux et leurs enfants devaient périr par les flammes et le fer.

Pendant que la ville de Jérusalem brûlait, et se changeait en un monceau de ruines, gravissant les hauteurs, je voyais les flammes, j'entendais les cris, et je pensais que si la justice de Dieu est parfois lente, elle est inévitable.

Il est attaqué par des sauvages.

Vous dire tout ce qui m'est arrivé depuis, vous dire tous les événements dont j'ai été témoin, toutes les villes que j'ai traversées, les pays que j'ai parcourus, une année ne suffirait pas, quand bien même je parlerais jour et nuit sans m'arrêter ; je vous citerai donc quelques faits qui me sont arrivés.

Mes enfants, le monde vieillit plus vite que moi. Je sais l'histoire du monde ; mais je me bornerai à vous raconter ce qui peut vous intéresser ou vous instruire, et dont j'ai été témoin, sans observer l'ordre des temps.

La religion de Jésus devait couvrir la surface de la terre ; l'Italie, les Gaules, depuis appelées la France, la Grèce, l'Espagne, la Sicile et tous les pays qui com-

pos
à h
dieu
la cr
Le .I
leil ;
et p
avaie
en ex
bitan
on le
jour,
m'em
que j
je pé
envir
uns
frond
empoi
moi
pierre
m'avo
portai
causai
dât et
leur c
j'avais
l'aveu
reçu
d'entra
entre

rir par les
alem brû-
nceau de
je voyais
et je pen-
st parfois

ages.

arrivé de-
ents dont
ne j'ai tra-
surs, une
ien même
m'arrêter ;
faits qui

plus vite
monde ;
conter ce
instruire,
rver l'or-
couvrir la
Gaulon-
èce, l'Es-
qui com-

posaient le monde connu, virent, en sept à huit cents ans, les temples des faux dieux renversés et s'élever les temples de la croix ; mais un monde inconnu existait. Le Pérou et le Mexique adoraient le Soleil ; Fernand Cortez, Christophe Colomb et plusieurs autres hardis navigateurs avaient découvert le Nouveau-Monde. On en extermina plus des trois quarts des habitants ; mais on en fit des chrétiens, car on les baptisait en les faisant mourir. Un jour, curieux de voir ces contrées, je m'embarquai, et avant de visiter l'Amérique je voulus voir les côtes de la Guinée ; je pénétrai dans les terres où bientôt je fus environné d'une multitude de nègres ; les uns me lançaient des pierres avec des frondes, d'autres m'envoyaient des flèches empoisonnées ; plusieurs fondaient sur moi avec des massues ; les flèches et les pierres tombaient à terre à mes pieds sans m'avoir touché ; les coups que l'on me portait ne m'atteignaient point ou ne me causaient pas le moindre mal ; jugez quelle dut être la surprise de ces sauvages ; à leur colère succéda la vénération ; mais j'avais oublié de vous dire, que par une faveur toute particulière de Dieu, j'avais reçu le don des langues ; ainsi, dès que j'entrais dans un pays où l'on parlait une autre langue que celle employée dans le

pays que je quittais, aussitôt je savais comprendre les paroles qui m'étaient adressées et y répondre dans le même style ; c'est pourquoi j'ordonnai à ces hommes de se ranger et de me laisser libre, en m'exprimant dans leur langage ; ils m'avouèrent alors qu'ils avaient voulu me tuer pour me faire rôtir à la broche et me manger suivant leur usage envers leurs ennemis, mais que puisque ma peau résistait à leurs coups, ils voyaient bien que ma chair ne devait pas être assez tendre pour être propre à leur régal ; ils m'apportèrent des fruits et me racontèrent leurs coutumes. Ces peuples adoraient des crocodiles, des serpents monstrueux, des tigres, des lézards et de hideuses figures sculptées en bois ; les hommes et les femmes étaient absolument nus, ils habitaient dans des cases faites de feuilles de palmiers, ils buvaient dans des crânes humains ; j'eus horreur de tous ces usages et quittai ce triste pays.

Christophe Colomb, en 1492, avait découvert plusieurs pays jusqu'alors inconnus de l'ancien monde, et en 1497 Améric Vespuce (de Florence) avait découvert le nouveau monde. J'étais curieux de visiter ces contrées, je m'embarquai. Arrivé en Amérique, je fus reçu au milieu du camp de Pizarre ; l'on parlait de me faire périr,

mais
teur
Jésus
plus
té. J
Quito
mond
vingt
rois
l'or
comm
métal
l'emp
bres,
gran
rois
din d
les v
et la
tées
que
port
la n
Ces
tem
gna
la
ple
l'av
qu

savais com-
nt adressées
style ; c'est
ames de se
en m'expri-
n'avouèrent
tuer pour
ne manger
s ennemis,
était à leurs
na chair ne
r être pro-
tèrent des
coutumes.
codiles, des
es, des lé-
ulptées en
es étaient
dans des
ers, ils bu-
ins ; j'eus
quittai ce

, avait dé-
ors incon-
97 Améric
couvert le
de visiter
Arrivé en
du camp
ure parti.

mais le vénérable Las-Casas, seul protec-
teur des Indiens, répondit que je croyais à
Jésus, et certes personne pouvait y croire
plus que moi ; on me laissa donc ma liber-
té. Je visitai les villes de Mexico et de
Quito, les deux capitales du nouveau
monde ; l'une de ces villes avait plus de
vingt-quatre lieues de tour, le palais des
rois était superbe. Dans ce pays l'usage de
l'or pour la monnaie était inconnu, et
comme il y avait considérablement de ce
métal dans la terre et dans les fleuves, on
l'employait à faire des arbustes, des ar-
bres, des plantes et des fleurs de toutes les
grandeurs ; mais les intendants des deux
rois s'en emparaient pour embellir le jar-
din du palais, où je ne fus pas peu surpris de
les voir ; il y en avait un nombre étonnant,
et les plantes étaient tellement bien imi-
tées que sans leur immobilité et leur éclat,
que l'œil avait peine à soutenir, on eût été
porté à croire qu'elles étaient l'œuvre de
la nature et non de la main des hommes.
Ces prodiges ne subsistèrent pas long-
temps, les Espagnols et les Portugais joi-
gnaient partout, et toujours, le pillage et
la dévastation à l'extermination des peu-
ples.

Avant de quitter ces beaux climats, que
l'avarice noyait dans le sang, je vous dirai
que les rois du Pérou se prétendaient issus

du soleil, aussi les peuples qui adoraient cet astre adoraient aussi les princes de la famille royale. Je m'introduisis dans le temple du soleil, et je vis que de jeunes vierges conservaient nuit et jour le feu sacré, que l'on renouvelait chaque année en l'empruntant aux rayons du soleil. Ces jeunes vierges eurent peur de moi, on me plongea dans une prison souterraine et l'on en recouvrit l'ouverture avec une large pierre; mais un instant après, tournant sans cesse dans cette prison, je trouvai devant moi une issue par laquelle je m'enfuis de cette ville, qui fut détruite les jours suivants. Je quittai l'Amérique, où je fis longtemps plus tard un second voyage.

Quand j'y revins, il ne restait plus aucune trace des naturels du pays, un monde complètement nouveau avait remplacé les anciens possesseurs du Nouveau-Monde; là où avant existaient des forêts vierges, je vis une multitude de villes, de villages, de clochers et d'immenses plantations de riz ou de cannes à sucre. De retour en Asie je pénétrai jusque dans la Tartarie, où les Caimouks me forcèrent de danser une sarabande avec eux; ils étaient voleurs de profession et leurs femmes vivaient dans un état d'esclavage qui faisait pitié. Je quittai les Tartares, voulant faire connaissance avec leurs voisins les Chi-

mois. I
de mo
celain
et bea
élevée
heur
pêché
chang
qui ét
geaien
yait à
ayant
desce
te de
je re
avec
Hisw
En
qui
un c
mé
sez
pré
chu
de
tig

qui adoraient
princes de la
sis dans le
de jeunes
ur le feu sa-
ue année en
soleil. Ces
moi, on me
terrine et
ec une lar-
s, tournant
trouvai de-
e je m'en-
étruite les
rique, où je
ad voyage.
t plus au-
un mon-
remplacé
eau-Mon-
rêts vier-
s, de vil-
planta-
De retour
a Tarta-
de dan-
étaient
nes vi-
faisait
t faire
a Chi-

mois. Passant par Pékin, j'eus la curiosité de monter tout au haut d'une tour de porcelaine, construite au milieu de la ville, et beaucoup plus haute que l'église la plus élevée que vous ayez jamais vue ; le malheur voulut qu'arrivé au haut je fus empêché de redescendre ; l'impatience de changer de place me saisit ; les Chinois qui étaient là et qui me gênaient, ne bougeaient pas plus que les magots que je voyait à tous les angles de leurs édifices, et ayant fait un pas en avant du parapet, je descendis avec toute la rapidité d'une chute de quatre-cent soixante-dix-neuf pieds, je retombai sur mes pieds ; on m'offrit avec beaucoup de gravité une tasse de thé Hiswin pour me remettre de ma frayeur.

En cet instant, plusieurs jeunes clercs, qui accompagnaient Mgr l'évêque, firent un cri d'admiration, qui fut aussitôt réprimé par ce pontife ; mes enfants, dit-il, pensez-vous qu'il soit plus difficile à Dieu de préserver un vieillard des suites d'une chute que de conserver sa vie pendant tant de siècles ou de prosterner à ses pieds les tigres et les lions du désert ?

Le Juif-Errant assiste à plusieurs grandes batailles.

Cela dit, chacun fit le signe de la croix, et l'en fit de nouveau grand silence.

Le Juif-Errant reprit ainsi le fil de sa narration : Je restai quelque temps parmi les Chinois, qui ne voulaient pas croire que je fusse né en un climat lointain, tant je parlais correctement leur langue, la plus difficile du monde, qu'ils savent à peine eux-mêmes, et qu'aucun étranger ne peut déchiffrer passablement. Le peuple est doux, sage, prudent, rusé et trompeur ; leur astuce ne pouvait me nuire, leur douceur me convenoit beaucoup. Cependant nous eûmes plusieurs discussions qui m'auraient coûté la vie s'ils avaient pu me l'ôter. Leurs docteurs prétendaient que l'empire de la Chine était plus ancien que Noé, et même qu'Adam, le père des hommes.

L'empire de la Chine est à la vérité le plus grand empire du monde. Je me disposai donc à quitter leurs frontières, qu'ils ceignirent longtemps après, ainsi que je l'ai su, d'une haute et épaisse muraille, que protégèrent, de distance en distance et à chaque entrée, des postes garnis de soldats. Je vis arriver le terrible Gengiskan

avec ses Tartares : il avait rassemblé son armée pour renverser l'empire, ou s'en emparer, ce qui ne lui fut pas difficile. Plusieurs soldats voulaient me tuer, mais Gengiskani m'ordonna de lui servir de guide pour le conduire au-devant de l'armée chinoise ; dix-sept jours après ce conquérant la mit en pièces ; il resta cent soixante mille hommes sur le champ de bataille : il dut son succès à ses cavaliers, dont les chevaux allaient plus vite que le vent. Au milieu de la mêlée j'étais un peu gêné pour marcher à mon aise ; il y avait de tous côtés des monceaux de morts et de mourants.

Les Tartares mangent fort peu, ils boivent des liqueurs fortes et trouvent leur bonheur dans l'ivresse ; je connaissais les liqueurs fermentées dont le goût et l'odeur sont insupportables, mais qui sont fortifiantes, je voulus rappeler à la vie quelques-uns de ceux qui gisant à terre respiraient cependant encore. Je leur présentai de cette liqueur. Ils revinrent à eux ; je pansai leurs plaies, et deux d'entre eux voulurent me suivre dans mes voyages ; mais ayant trouvé un trésor, chacun d'eux s'en prétendit le propriétaire ; ils se battirent et tous deux expirèrent sous mes yeux. J'étais tellement habitué à voir la mort moissonner les habitants de la terre,

que je demeurai insensible à cet événement.

Je ne vous raconterai pas mon voyage au beau pays de France, où j'arrivai au commencement du printemps, mais en ce pays je vis tant de choses merveilleuses que je ne saurais vous les décrire. Là, des ducs, des comtes et des rois étaient sans cesse en guerre ; mais dans quel pays du monde vit-on autant de courage, autant de grandeur d'âme, autant de loyauté et de générosité. Ces peuples sont supérieurs aux autres peuples même dans leurs revers ; cependant ils n'ont jamais été bien gouvernés et ne sont pas heureux, mais un jour viendra pour eux où le règne de la loi remplacera les caprices des souverains ; il y a en eux le germe de tout ce qui est grand et noble. J'arrivai à Reims en 1438 ; là je vis couronner Louis XII, qui, à cette occasion, diminua les impôts de moitié. Cet exemple était bon à suivre, mais comme les idées varient suivant les personnes, plusieurs de ses successeurs les doublèrent, les triplèrent, et les décuplèrent à leur gré.

Je suivis Bayard et la Trémouille dans plusieurs de leurs campagnes ; j'étais près de François I^{er} en 1513, quand ce grand roi, après avoir gagné la célèbre bataille de Marignan près Milan, et où les Suisses perdi-

rent
valier
de ba
mi su
vit u
battu
héros
diges
aussi
trent
l'on
de la
gea
aussi
lan a
que
l'inv
règn
en l
plus
Egl
en
en
d'a
de
m
g
g
M
:

à cet évé-
mon voyage
j'arrivai au
mais en ce
merveilleuse
rire. Là, des
étaient sans
quel pays du
re, autant de
oyauté et de
supérieurs
as leurs re-
is été bien
reux, mais
e règne de
des souve-
de tout ce
i à Reims
Louis XII,
es impôts
à suivre,
uivant les
seurs les
cuplèrent
ille dans
tais près
e grand
taille de
es perdi-

rent quinze mille hommes, se fit armer che-
valier par la main de Bayard sur le champ
de bataille, où lui-même, après avoir dor-
mi sur l'affût d'un canon, la nuit qui sui-
vit un combat des plus opiniâtres, s'était
battu le lendemain avec la vaillance d'un
héros. J'avais été témoin de tous ces pro-
diges, et jamais je n'ai trouvé de prince
aussi magnanime ; le règne de ce roi dura
trente-deux ans. Ce n'est pas à tort que
l'on a décoré ce règne du nom de règne
de la renaissance ; jamais prince ne proté-
gea les sciences et les beaux-arts avec un
aussi brillant succès ; son génie donna l'é-
lan aux plus sublimes pensées. Je dois dire
que je vis avec la plus grande surprise
l'invention de l'imprimerie, qui datait du
règne de Charles VII, l'an 1440 (pratiquée
en France en 1466) ; mais que je fus bien
plus étonné encore quand je vis l'antique
Eglise se diviser, en 1510, en culte papiste,
en culte luthérien, et plus tard, en 1532,
en culte calviniste et en un grand nombre
d'autres sectes. La religion la plus sainte
devint donc et pour longtemps, entre les
mains des hommes, un instrument de
guerre ; elle avait été donnée comme un
gage de paix et d'amour ; pardonnez-moi,
Messieurs, de vous rappeler ces faits, qui
sont écrits dans l'histoire en caractères de
sang.

On avait inventé la poudre, l'arquebuse, le canon, et sûr que j'étais de ne point périr, j'assistais à beaucoup de combats, je pensais les blessés des deux partis. Il m'arriva un jour un boulet dans les reins, je fus renversé mais je n'éprouvai aucune douleur, je n'avais pas la moindre contusion ; les flèches, les coups de lance ne pouvaient m'atteindre, seulement j'eus un grand déplaisir un jour : Roger Bacon avait inventé la poudre ; ce moine, qui mourut en 1284, m'a fait plus de mal que quiconque ce soit. On n'avait commencé à se servir de canons en France que sous le règne de Charles VI, vers l'an 1380, et de mousquets que sous le règne de Louis XI, en 1495, à la bataille de Montlhéry. En 1525 je quittais la France pour visiter l'Italie, lorsque, ayant eu la curiosité d'assister à la bataille de Pavie, je passai si près de l'artillerie que le feu de la poudre dévora toute ma barbe en un clin d'œil.

Ici, un jeune clerc, qui faisait partie de l'auditoire, partit d'un grand éclat de rire, qui fut sévèrement réprimé par Mgr l'évêque et par le respectable M. Eysen ; mais le Juif-Errant convint que ce qu'il venait de raconter pouvait paraître fort plaisant pour tout autre que pour lui, assurant le jeune homme qu'il l'excusait de tout son cœur ; ce jeune homme eut beaucoup de

pei
firJ
bien
che
à ce
que
rien
faus
reco
par
tabl
dev
le
vo
vo
be
ré
l'
tr
h
l

dre, l'arquebuse, mais de ne point p de combats, je partis. Il m'arriva dans les reins, je n'avais aucune blessure, je n'avais aucune contusion de lance ne m'arriva. J'eus un grand mal. Bacon avait dit, qui mourut l'année que qui que fut le règne de Louis XI, en 1461. En 1525, il vint en Italie, d'assister à la bataille de Pavie, si près de la ville de Pavie, qu'il fut dévoré par la peste.

peine à comprimer son violent besoin de rire, mais enfin le silence se rétablit.

Le Juif-Errant est lancé au loin par l'éruption d'un volcan.

Je regrettai beaucoup ma barbe; depuis bien des siècles il ne me restait pas un seul cheveu, mais je m'étais facilement habitué à cette privation; rien ne s'opposait à ce que je fisse usage de perruque, mais pour rien au monde je n'aurais voulu porter de fausse barbe. Au bout de quelques mois, je reconnus que ma disgrâce serait bientôt réparée par une nouvelle barbe plus respectable que l'ancienne, dont la couleur était devenue crasseuse. Je pénétrai donc dans le sein de l'Italie.

Paisibles habitants de ces campagnes, vous avez lu des livres, mais tout ce que votre imagination peut se figurer de plus beau, n'approche pas de ce qui existe en réalité dans ces beaux climats. Tout ce que l'homme a pu exécuter de plus parfait, s'y trouve réuni et comme groupé sous le plus beau ciel du monde, dans un pays envers lequel la nature a été prodigue de ses trésors. Ces contrées, célèbres depuis plus de deux mille ans, par une succession presque

non interrompue d'hommes illustres et de faits mémorables, offrent à l'homme tous les bonheurs qu'il peut désirer. Je ne vous décrirai pas les palais des rois, où sont prodigués les marbres les plus beaux, le bronze, l'or, les sculptures les plus exquises ; ces majestueuses statues qui semblent douées de la vie ; ces tableaux, où sous les plus vives couleurs, respire le génie des plus grands maîtres de l'art, et dont les sujets vous font vivre vous-mêmes dans des situations délicieuses, avec les divinités, avec la Mère de Dieu et les anges du ciel, avec les grands hommes de tous les temps et de tous les pays. Ces sublimes choses ne sont que froides quand on les raconte, il faut les sentir en les percevant par la vue.

Entendez raconter une bataille, à peine vous serez ému ; mais assistez vous-même au désordre de la mêlée, quel que soit votre courage, le tonnerre des canons et le bruit lugubre des bombes, le feu roulant de la mousqueterie, le sang, les armes qui se croisent et se heurtent, les chevaux qui hennissent en rendant des flocons d'écume, la fumée, la poussière, la voix terrible des commandants, les cris de terreur, les exclamations, les imprécations de la fureur, les gémissements que la douleur arrache aux blessés, le râle de ceux qui expirent,

ensez-
antage
terrible
impassi
beints
brivilé
beau c
vous l'
frappée
de colè
l'émoti
et son
cœur.

Je v
et un
cèlent
l'hom
Pape,
pris a
parm
le Pa
sion.
le m
barb
resp
tout
O
le p
tur
je
ag

Illustres et de
l'homme tous
. Je ne vous
ois, où sont
us beaux, le
les plus ex-
ues qui sem-
ableaux, où
pire le génie
, et dont les
nes dans des
s divinités,
ges du ciel,
s les temps
s choses ne
s raconte,
tant par la
le, à peine
ous-même
soit votre
et le bruit
lant de la
es qui se
vaux qui
d'écume,
rrible des
r, les ex-
a fureur,
arrache
expirent,

ensez-vous que l'enfer vous effraierait da-
antage ? Hé bien ! si l'on vous décrit ces
terribles tableaux, vous resterez froids et
impassibles ; mais voyez-les seulement
peints sur la toile par une de ces mains
privilegiées que la nature a données au
beau climat de l'Italie, cette toile fera sur
vous l'effet de la réalité, votre âme sera
frappée de terreur, de pitié, d'admiration,
de colère, tant vos sens seront maîtrisés par
l'émotion que l'artiste aura voulu produire,
et son cœur se sera fait entendre à votre
cœur.

Je vis et revis Rome, Naples et Florence
et un grand nombre d'autres villes qui re-
cèlent aussi de ces trésors du génie de
l'homme. Je fus admis à baiser la mule du
Pape, le pied de saint Pierre ; je fus com-
pris au nombre des douze apôtres choisis
parmi les plus pauvres de la ville, et dont
le Pape lave les pieds la veille de la Pas-
sion. Je cachais bien soigneusement à tout
le monde que j'étais le Juif-Errant ; ma
barbe blanche était repoussée, elle était
resplendissante, et j'étais bien accueilli par-
tout.

On se lasse de tout, même de ce qui plaît
le plus. Après avoir vu tout ce que la na-
ture et la civilisation ont de plus séduisant,
je voulus voir ce qu'il y avait de plus
agreste ou de plus terrible, soit dans la

nature soit parmi les hommes ; je traversai le pays que l'on nomme la campagne de Rome et les états de l'Eglise ; je m'engageai dans cette chaîne de montagnes qui sépare l'Italie en deux parties dans toute sa longueur, et que l'on nomme les Apennins, ce qui me conduisit aux confins du royaume de Naples, dans un pays des plus agrestes, dans la Calabre, dont les habitants sont, dit-on, farouches et cruels. Ce pays est habité par les descendants des anciens Romains qui, abandonnant leurs villes et leurs trésors aux vainqueurs, vinrent chercher, au milieu des rochers et des forêts, une retraite contre les envahissements continuels des guerriers du Nord. Il semble que ces hommes dépouillés et flétris eussent dû se fondre et disparaître dans la reconstitution du monde moderne ; il n'en est pas ainsi ; fiers, comme s'ils se souvenaient d'avoir été les maîtres de la terre ; cruels, comme s'ils avaient d'anciens griefs à venger ; méfiants, comme s'ils redoutaient encore pour leur liberté, ils font un peuple à part. Je suivais mon chemin à travers les bois, les taillis et les rochers, obligé à chaque instant de rétrograder pour éviter des escarpements abruptes, des torrents ou des précipices ; quand, au détour d'un sentier à peine indiqué, et me trouvant auprès d'une madone enchâssée

mmes ; je traversai
me la campagne
Eglise ; je m'en-
e montagnes qui
arties dans toute
omme les Apen-
aux confins du
n pays des plus
ont les habitants
rueux. Ce pays
nts des anciens
leurs villes et
, vinrent cher-
et des forêts,
issement con-
rd. Il semble
et flétris eus-
âtre dans la
rne ; il n'en
ils se souve-
le la terre ;
nciers grieve-
s'ils redou-
ils font un
chemin à
es rochers,
étrograder
ruptes, des
ad, au dé-
ué, et me
enchassée

ans une niche en pierre, je vis venir à
moi de tous côtés sept ou huit de ces bri-
rands calabrais, dont le poignard est aussi
rompt à frapper quand ils sont forts,
qu'eux-mêmes sont prompts à disparaître,
quand on est plus forts qu'eux ; mais je ne
montrai aucune méfiance. On s'enquit aus-
sitôt de ce que contenait le petit sachet que
vous voyez suspendu à ma ceinture ; les
cordons en étant desserrés, l'un d'eux y
fouilla et présenta à ses compagnons cinq
petites pièces de la valeur d'un sou de
France ; mais à peine eut-il ôté cette mon-
naie, qu'un autre voleur, qui me tenait par
la manche, entendit dans ce même sachet
comme un son métallique ; il plaisanta
son camarade : *Per Santo Francesco*, dit-il,
fratone, l'aigle ne partage pas sa proie
avec le vautour, tu ne vois pas que la
bourse de ce coquin contient encore de la
monnaie dont je vais l'alléger ; cela dit, il
fouilla dans le sachet et en retira aussi cinq
pièces de cuivre du pays ; le premier vo-
leur émerveillé voulut s'assurer de la ma-
nière dont cette bourse était faite, il y mit
la main et trouva aussitôt au fond du sa-
chet une nouvelle somme de cinq sous.
Cependant, toute la petite bande attentive
n'en pouvait croire sa vue, chacun d'eux
voulut donc s'assurer à son tour de la réa-
lité d'un tel miracle ; chacun d'eux aussi

retirait cinq piécettes de cuivre ; et tous se signèrent, et s'écrièrent en s'agenouillant du côté de la madone : *Santa Maria Santa Madre ! Equestro la jetatoura !* dirent-ils ; ce qui signifie : Sainte Marie Sainte Mère ! Il y a un sort dans ce sachel. Ils délibérèrent entre eux et, pensant tout que j'étais un familier *tol diavolo* (du diable), ils décidèrent que je devais périr ; mais aucun d'eux n'osait frapper ; ils jetèrent à mes pieds la monnaie qu'ils m'avaient volée, et s'enfuirent comme gens frappés de terreur.

Je repris ma route du côté de Naples et voulus braver la mort dans sa demeure même. A quelque distance de cette ville est le Vésuve, montagne qui vomit des monceaux de cendre, des rochers, et des torrents d'une matière sulfureuse. Je partis donc et cheminaï, accompagné d'un vieil ermite, qui quittait sa cellule pour voyager ; nous fîmes nos provisions et, dès une heure avant l'aurore, nous gravissions en silence le flanc de la montagne ; la nuit était sombre, nous tenions chacun une torche allumée. D'abord se trouvaient des vignes, dont le raisin produisait le vin célèbre sous le nom de *Lacryma Christi* ; arrivés à une certaine hauteur, il ne se trouvait plus une seule trace de végétation, plus d'arbres, plus de

cuivre ; et tous les habitants d'aucune espèce sur cette terre de désolation, et de mort ; ce n'était bientôt plus que cendre et que quartiers de rochers amoncelés en désordre. Ne pouvant aller plus loin, nous attendîmes le lever du soleil. Enfin il se montra, et le tableau le plus imposant s'offrit à notre vue : au loin, la mer, dont la nappe argentée allait se perdre au-dessous de l'horizon ; plus près de nous, des rivages richement cultivés ; à gauche, la ville de Sorrente, et à droite, la vaste cité de Naples, s'élevant en amphithéâtre et couronnée par une magnifique campagne aux deux extrémités de laquelle étaient, d'un côté, un couvent, de l'autre, le château de Caserte, dont l'architecture est digne d'enrichir ce brillant point de vue.

Avec le secours de la lumière du soleil nous pûmes continuer notre voyage. La lave refroidie formait des scories, sur lesquelles il était extrêmement pénible de marcher ; c'était une matière ressemblant assez à du verre mêlé avec de la terre et fondu tout ensemble, et formant des terrasses inclinées, dont l'aridité faisait frémir. Vous le dirai-je ? tandis que mon compagnon de voyage était glacé d'épouvante, je me complaisais sur ce sol de désespoir, et ne pouvais me lasser de l'admirer, car, au moins ce jour-là, je voyais

des choses nouvelles ; découragé, l'ermite ne o
me quitta et s'en alla, redescendant a ravi
plus vite ; je crois, et vous allez voir qu'une d
fit fort bien. Je repris la direction de l'épan
sommet du Vésuve, et j'arrivai au bout de chaq
près d'une heure au cratère de cet effroyab
ble volcan. Le cratère est formé par un po
trou d'environ quatre cents pieds de dia
mètre, ce trou descend en forme d'entonnoir
noir, de la profondeur de trois cents pieds
au moins. Dans quelques endroits les bords
bords du cratère sont à pic, on d'autres, et
précisément du côté où je me trouvais, le
bord est en pente douce et l'on peut facile
ment s'y engager.

Au fond du cratère s'élevait une butte
noire d'une cinquantaine de pieds de haut
ce qui forme en quelque sorte le foyer
dont le cratère est la cheminée. De là je
voyais, de temps à autre, s'élever des tour
billons de fumée qui, se divisant en plu
sieurs gerbes, allaient se perdre dans la
nue ; les matières qui surgissent de cette
butte se mouvaient en tous sens, en chan
geant sans cesse de couleurs, et l'on pou
vait y reconnaître toutes les nuances ima
ginables ; puis parfois il se formait com
me une nappe ou un tapis chatoyant d'une
beauté incomparable, puis tout cela dispa
raissait sous d'épais nuages de vapeur,
dont l'odeur, arrivant jusqu'à moi, était

ouragé, l'ermite ne odeur insupportable de soufre. J'avais redescendant à ravi les bords de cet horrible gouffre avec allez voir qu'une difficulté incroyable ; la cendre-était la direction de l'épandue tout autour et je pouvais glisser rivai au bout de chaque pas et être précipité au fond de e de cet effroyable abîme ; je ne trouvais plus nulle part formé par un point fixe où je pusse poser le pied ; ts pieds de mon bâton ne pouvait m'être d'aucun se- forme d'entonnoirs. Parfois je voyais, non loin de moi, trois cents pieds de former de larges fissures, et la cendre es endroits les bords s'écroulait à droite et à gauche, lais- on d'autres, étant à découvert des angles d'une roche me trouvais, le soirâtre. Je parvins jusqu'à l'un de ces l'on peut facilement angles et, ayant faim, je pris mon repas fort tranquillement. Mais des flammes avait une butte deues s'échappaient d'entre les pierres, et e pieds de haut la montagne tremblait par instants ; les sorte le foyer, pierres qui se trouvaient éparses çà et là inée. De là je voyais le brillant du soufre et offraient élever des tour- toutes les couleurs du serpent, du vert au ivisant en plu- une, au rouge, au gris, au noir. erdre dans la Après avoir avalé quelques gouttes de issent de cette *Lacryma Christi*, dont j'avais emporté ens, en chan- ne fiole, je descendais dans le cratère. et l'on pou- tout-à-coup un mugissement horrible, te nuances ima- entendre, une colonne de feu s'éleva à formait com- us de cent pieds de hauteur ; le bruit atoyant d'une ne j'entendais était semblable à celui du out cela dispa- ent pendant la tempête ; un sifflement de vapeur, freux sortait de la bouche du cratère, et à moi, était à fond, les craquements retentissaient

parfois comme les éclats de la foudre ; dans le sein des flammes je vis s'élancer d'énormes blocs de rocher ; enfin je fus plongé dans l'obscurité la plus profonde ; le sentais une cendre brûlante ruisseler sur tout mon corps ; je n'y étais plus ; je crus cette fois que j'avais trouvé la mort, et cette mort me paraissait douce, je remerciai Dieu de m'avoir enfin donné le repos. Le bruit devint tout-à-coup plus terrible, j' cessai de sentir et de penser, mais après un peu de temps je revins à moi, j'étais au pied de la montagne, m'appuyant renversé sur mes deux mains, mon bâton près de moi et les trois quarts du corps couverts d'un monceau de cendre ; je compris bien que j'avais été rejeté au loin par l'éruption du volcan, et que Dieu ne voulait pas encore me rappeler à lui ; je me débattais aussitôt des scories et des cendres qui couvraient mon corps, et cheminai triste, mais résigné, quand s'offrit devant moi le bon ermite qui m'avait quitté à ma côte ; il me dit m'avoir vu tomber du haut des airs, et ne put revenir de son étonnement de me retrouver sain et sauf. Cependant ma barbe était sale et roussie, mes habits étaient en désordre et j'avais perdu mon chapeau. Une telle disgrâce était un châtiment bien mérité ; une vaine curiosité et une pensée coupable m'avaient con-

luit au
permis
que in
tion de

V
Le
sastre
Erran
aperçu
jeune
clara
voyag
vemen
l'avai
assur
avait
xiété
resté
rafra
était
cend
sous
tilleu
et le
que
ci-ap

la foudre ; d'élancer d'énormes masses de feu ; je fus plongé dans une mer profonde ; le séisme se disséminait sur toute la surface du globe ; plus ; je crus avoir senti la mort, mais, en vain, je me soulevai, je me remuai, je donnai le repos à mon âme ; plus terrible, je me levai, mais après un moment, à moi, j'étais seul ; appuyant mon bâton sur le sol, je me relevai ; je compris que j'étais au loin par l'effet de la foudre ; Dieu ne voulait pas que je mourusse ; je me dressai sur mes pieds, et des cendres, et cheminais ; s'offrit devant moi ; j'étais quitte à moi ; j'étais tombé du haut du ciel ; de son étonnement ; et sauf. Cependant, roussie, me ; j'avais perdu ; grâce était une ; vaine curiosité ; m'avaient con-

duit au sommet de cette montagne, dont la permission du ciel a rendu les abords presque impraticables pour arrêter l'indiscrétion des hommes.

*Voyage à Marseille ; il est épargné
par la peste.*

Le souvenir d'un événement aussi désastreux avait assombri la voix du Juif-Errant ; Mgr l'évêque, qui seul s'en était aperçu, l'engagea à se reposer un peu. Le jeune Pétors, neveu de M. Eysen, déclara qu'il n'avait pu entendre le récit du voyage au Vésuve, sans éprouver un mouvement de terreur inexprimable, et ce récit l'avait vivement impressionné ; chacun assura, et M. Eysen lui-même avoua qu'il avait éprouvé un sentiment pénible d'anxiété tout le temps que le vieillard était resté auprès du cratère. On prit quelques rafraîchissements, puis, comme la chaleur était grande, la compagnie tout entière descendit dans le jardin du presbytère, où sous d'épaisses allées de charmille et de tilleul, on put circuler à l'abri du soleil, et le Juif-Errant reprit sa narration, ainsi que notre bienveillant lecteur va le voir ci-après :

De retour à Naples, un vieillard vint au-devant de moi, et remarquant que mon front chauve n'était aucunement garanti, il m'offrit son chapeau, qui était en tout semblable au mien, et, sans me laisser le temps de le remercier, il disparut.

Je m'embarquai à Naples sur un vaisseau qui partait pour Toulon, et en 1530, j'étais dans la ville de Marseille ; cette année fut encore pour moi une époque d'épreuve et de misère.

Je visitais chaque jour les édifices, les ports, les navires, lorsqu'un jour je vis flotter de tous côtés des drapeaux noirs ; la peste était dans la ville, les signaux et le canon repoussaient tous ceux qui voulaient approcher ; toutes les portes qui communiquaient sur la campagne furent fermées, et me voilà emprisonné dans une ville infectée par une influence mortelle. Les prêtres de Dieu expiraient en donnant des soins aux pauvres ; les médecins voyaient leur science échouer contre un mal dont un grand nombre d'entre eux ressentaient les homicides atteintes ; les rues étaient jonchées de cadavres infects que l'on jetait par les fenêtres ; des hommes, des femmes, des enfants sans secours, se traînaient sur le pavé et finissaient par succomber à la puissance du fléau. Je ne pouvais sortir de la ville, toutes les portes étaient fermées ;

un vieillard vint au-
marquant que mon
unement garanti, il
ui était en tout sem-
me laisser le temps
arut.

plés sur un vaisseau
et en 1530, j'étais
; cette année fut
oque d'épreuve et

les édifices, les
u'un jour je vis
drapeaux noirs ;
les signaux et le
ux qui voulaient
tes qui commu-
furent fermées,
ns une ville in-
rtelle. Les pré-
n donnant des
ecins voyaient
e un mal dont
ux ressentaient
rues étaient
que l'on jetait
, des femmes,
raînaient sur
ecomber à la
vais sortir de
nt fermées ;

je circulai donc sur la voie publique, où je
vis des traits bien touchants de ce que peut
la charité chrétienne, quand elle brille au
fond du cœur de ceux qui ont la foi ; les
femmes, portant un chapelet à la ceinture,
recueillaient les malades sur des places, et
là elles leur prodiguaient mille soins atten-
tifs, et réussissaient souvent à préserver de
la mort les victimes du mal.

Ici, je voyais périr le jeune amant, que
fuyait sa bien-aimée ; le père évitait sa fa-
mille ; le frère repoussait son frère, mais
la mère allaitait encore le fruit de ses
amours, mais au lieu de lui donner la vie,
elle lui transmettait un lait empoisonné
qui hâtait sa mort. Le chien expirait au-
près du cadavre de son maître.

Tout autour de moi je ne voyais que des
objets de terreur ; des hommes décharnés
et livides quittaient leurs grabats pour se
plonger dans l'eau, mais au lieu d'éteindre
le feu qui les consumait, ils ne trouvaient
que le trépas ; la consternation était par-
tout ; et là où ne régnait pas le silence de
la mort, on n'entendait que des cris de dé-
solation.

L'ermite que j'avais retrouvé au pied
du Vésuve, m'avait donné un petit flacon
contenant des sels pour me faire revenir à
moi plus promptement, et comme l'air in-
fecté devenait de plus en plus insupporta-

ble, je portai ce flacon à mon nez, et je me présentai. Je m'aperçus que l'odeur de ces sels rendait l'air tout-à-fait respirable. Etant un jour que je me trouvais auprès d'une maison, je vis un homme qui se frappait la poitrine de ses deux mains, en s'écriant : Ma mère ! ô ma pauvre mère, je ne puis te secourir ; ma femme, ma sœur, je vous ai perdues toutes deux, et bientôt à mon tour la mort m'aura frappé ; mais qui donc aura soin de ma bonne mère ? personne, elle périra aussi. Ô Dieu ! faut-il en être réduit à désirer qu'elle cesse de souffrir par un trépas aussi affreux pour que je puisse au moins l'ensevelir.

Je fus ému de pitié ; je m'inclinai vers cet homme, et lui fis respirer les sels dont je recevais moi-même un grand secours ; Je me rendis à la porte de la maison, et combien je fus surpris ; cet homme qui était accroupi près de la porte de sa maison, se leva à l'instant, comme s'il eût tout-à-coup retrouvé la santé, me supplia de le suivre et m'introduisit auprès d'une femme respectable, qui était agenouillée devant l'image de Dieu. Cette femme voyant son fils en bonne santé, le pria en grâce de fuir et de la laisser mourir, sans s'exposer à la contagion. Mais cet homme se prosterna à mes pieds en me disant : Mais secourez donc ma mère, puisque vous m'avez rendu à la vie. Déjà

mon nez, et je présentais à respirer à cette femme les ces sels rendant si merveilleux dont je n'avais connu. Etant un jour que trop tard la précieuse propriété, elle vis un homme se releva aussitôt. Cependant, pour me ne de ses deux poustraire à leurs remerciements, j'étais ère ! ô ma pauvre ! parti promptement, et je renouvelais avec secourir ; mais le même succès, sur les rues et les places, ai perdues toutes l'épreuve qui m'avait si bien réussi. C'é- tout la mort était le onzième jour ; la peste avait fait donc aura soin de périr la moitié des habitants, et la mor- onne, elle péri- alité cessait peu à peu. Je vis qu'une en être réduit la porte de la ville était entr'ouverte, je don- souffrir par un moi mon flacon à un révérend père ca- que je puisse l'ocuin, lui indiquant l'usage qu'il en fal- lait faire, et je me hâtai de fuir cette m'inclinai vers ville, qui ne présentait plus que des scènes er les sels dont le deuil.

grand secours ; Je parcourus l'Espagne, la Suisse et le et homme qui Brabant ; on brûlait les Juifs sur des porte de sa bûchers, aussi je me gardai bien de dire comme s'il eût nulle part que j'étais le Juif-Errant.

té, me supplia De Bruxelles je vins à Paris ; tout ce- t auprès d'une pendant paraissait être tranquille à mon it agenouillée arrivée, mais dans la nuit du 23 au 24 Cette femme août 1572, un peu avant minuit, je m'étais santé, le pria arrêté devant l'église de St-Germain-l'Aux- rasser mourir, eriois, gêné que j'étais par les matériaux on. Mais cet de construction du palais des Tuileries, pieds en me dont on commençait les travaux, lorsque e ma mère, j'entendis le tocsin, et je vis des signaux, à la vie. Déjà un drapeau noir et des torches allumées ;

à cet instant des gens au regard sombre sortirent de tous les côtés et, les épées nues, poursuivaient et massacraient les protestants ; le jour qui vint éclairer ce carnage, celui de la Saint-Barthélemy, fut un jour de deuil pour toute la France. Le fanatisme, ligué avec l'ambition, avait donné l'ordre exécration de massacrer, dans toutes les villes du royaume, la même nuit, à la même heure, tous ceux qui étaient protestants.

Je quittai pour longtemps cette belle France, que le crime souillait du sang de ses propres enfants, et je m'embarquai à Toulon, d'où je fus transporté sur les côtes d'Afrique.

Il traverse le grand désert d'Afrique.

Désormais je ne suivrai plus l'ordre des temps en vous racontant mon histoire ; les pays que j'ai visités plusieurs fois il ne m'est resté que la mémoire des principaux événements de ma longue souffrance.

Je reprendrai donc de plus haut pour vous tracer les faits dont j'ai été témoin en Afrique. Je me trouvais à Tunis en 1270 ; et je vis les brillants chevaliers français commandés par leur roi Louis IX (saint

un regard sombre
tés et, les épé
massacraient le
vint éclairer
Barthélemy, f
te la France. L
ambition, ava
massacrer, dan
ume, la même
tous ceux qu

mps cette bell
illait du sang d
m'embarquai
rté sur les côtes

rt d'Afrique.

plus l'ordre des
on histoire ; les
eurs fois il ne
des principaux
ouffrance.

plus haut pour
été témoin en
unis en 1270 ;
aliers français
ouis IX (sain

ouis) environner cette ville et l'assiéger, mais la peste se mit dans cette armée, et le roi, atteint lui-même, succomba le 25 août de la même année ; ces vaillants croisades, que n'avait pu atteindre le fer des Sarrasins, vingt-deux ans auparavant, périrent presque tous dans cette expédition, qui fut la dernière de ce genre.

Je quittai le camp des chrétiens, où la mort moissonnait maîtres et serviteurs, et je me mis à la suite d'une caravane de trafiquants qui étaient montés sur des chameaux.

Je vis successivement les principales villes soumises aux despotes d'Alger et de Maroc, ces petits souverains qui ne relèvent que pour la forme des sultans de Constantinople ; les habitants de ces côtes ne sont riches que par le brigandage ; leurs navires, excellents voiliers, fondent à l'improviste sur les vaisseaux marchands et s'en emparent ; les passagers sont ordinairement étranglés ou vendus comme esclaves.

Je montai à bord d'un de ces navires ; peu d'heures après ces pirates s'emparèrent d'un vaisseau espagnol, et comme le lutin capturé allait faire sombrer le vaisseau corsaire, on se disposait à jeter les captifs à la mer. Je pris doucement par le bras le chef de ces brigands, et lui dis :

“ Si tu veux me laisser gouverner ton vaisseau pendant quelques heures, tu auras sujet de t'en réjouir ; donne l'ordre à tes gens de m'obéir.” Cet homme parut surpris, puis il céda de bonne grâce à ma proposition. Aussitôt je fis jeter à la mer tout ce qui était lourd, de médiocre valeur et inutile à la navigation ; je traitai les captifs avec beaucoup d'égards et les employai à la manœuvre ; j'en incorporai un certain nombre à l'équipage, leur promettant la liberté et une somme au bout de quelques années de service ; puis je fis l'appel de tous les autres captifs ; ayant reçu leurs noms et qualités, leur lieu de naissance et des renseignemens sur leur fortune, je séparai ceux qui étaient riches de ceux qui étaient pauvres ; je fixai la rançon de chacun suivant son âge, sa fortune et son sexe. Cela fait, je déclarai que j'allais rendre la liberté à ceux qui s'engageraient à payer la rançon que je fixerais pour chacun, chargeant néanmoins chaque riche de la rançon d'un pauvre en sus de la sienne ; ce qui fut accepté sur-le-champ. Tous firent serment de se conformer à ce marché, et nous étant approchés des côtes d'Espagne, un bâtiment, qui nous suivait en remorque, fut gréé et chargé d'une partie des captifs qui devaient payer rançon pour eux et pour ceux qui étaient

gouverner tous les jours pour caution. Deux jours après, un vaisseau fit voile vers nous, et le prix convenu fut payé en or ; il s'élevait au total à deux millions de réaux ; les autres captifs furent rendus. Pour prix de ce service, on m'offrit une part dans ces richesses ; mais je ne demandai d'autre récompense que d'être conduit au Ténériffe, l'une des sept îles Canaries, ce qui me fut promis sans difficulté. On relâcha d'abord à Salé, où l'on séjourna le temps nécessaire pour se procurer des vivres, puis l'on reprit la mer, et le navire cortaise me débarqua au lieu de ma destination.

Dans ce pays je visitai un volcan plus élevé que le Vésuve. Je vécus pendant quelques années avec les naturels du pays, qui me racontèrent qu'il y a bien longtemps leur contrée faisait partie d'un très-vaste empire, qui fut submergé par les eaux de la mer ; les hommes, disaient-ils, étaient alors de deux espèces, les géants, qui étaient peu nombreux, et se multipliaient difficilement, et ceux de la stature ordinaire, qui étaient extrêmement nombreux et beaucoup plus industrieux, plus adroits ; d'où il suit, que si ces derniers étaient les plus faibles, ils étaient aussi les plus méchants. Quand l'Atlantide fut devenue la proie des eaux, cette partie du monde, qui comprenait les îles Açores,

et celles du Cap-Vert, et s'étendait bien au-delà, laissa à découvert les points les plus élevés, dont le Ténériffe et plusieurs autres îles. Lors de cet événement, il se trouvait au Ténériffe une quinzaine de géants qui, ne se trouvant pas à leur aise dans un si petit espace, opprimèrent les hommes ; mais ceux-ci leur tendirent des embûches et les firent périr séparément. Les habitants des Canaries savent très-bien embaumer les morts : ils m'ont fait voir des momies d'une antiquité très-reculée. Je ne sais si jamais Dieu a permis qu'il y eût des géants sur la terre, excepté le géant Goliath, mais je croirai plus facilement qu'un déluge ait fait disparaître sous les eaux de vastes régions continentales au sein des deux océans, car la terre physique a éprouvé de grands changemens et en subira encore, et l'action de Dieu sur la nature est incessante et souverainement puissante, et nous ne connaissons pas le but de cette action ; tenons-nous-en aux lumières naturelles que Dieu nous a données, et ayons confiance en sa sagesse et en sa bonté.

Ici, l'un des jeunes abbés de l'assemblée demanda au Juif-Errant s'il s'était trouvé en Hollande à l'époque où la mer englou-

it, en
le vill
Le J
était tr
avait é
a nag
eul, d
es flo
locher
Si u
arrivé,
en fut
sous d
pieds
n'étant
gue d
et des
coupar
prévoi
aient
Mais
les Ho
ore un
que de
riches
La
constr
l'eau à
sont d
la mer
telle é

ndait bien au-
oints les plus
usieurs autres
il se trouvait
le géants qui,
se dans un si
es hommes ;
les embûches
Les habitants
n embaumer
des momies
Je ne sais si
eût des géants
Goliath, mais
un déluge ait
de vastes ré-
deux océans,
vé de grands
re, et l'action
ssante et sou-
ous ne con-
tion ; tenons-
lles que Dieu
nfiance en sa
e l'assemblée
s'était trouvé
mer englou-

it, en une seule nuit, un grand nombre
de villes et de villages.

Le Juif-Errant répondit qu'en effet il s'y
était trouvé à cette époque, et assura qu'il
avait été obligé lui-même de regagner à
nage les terres les plus proches ; mais
seul, dit-il, j'ai été sauvé, tout a péri sous
les flots ; on voit encore les flèches des
clochers de quelques-uns de ces villages.

Si un événement aussi terrible est déjà
arrivé, à coup sûr l'incurie des habitants
en fut la cause, car ce pays étant au-des-
sous du niveau de la mer de vingt-cinq
pieds et plus dans beaucoup d'endroits,
n'étant séparé de la mer que par une di-
güe de sable élevée à grands frais,
et des rivières et des canaux nombreux
coupant le terrain, le danger était facile à
prévoir ; les digues à cette époque n'é-
taient pas assez élevées.

Mais quelles que soient les précautions
des Hollandais, une trombe pourrait rom-
pre une digue, et si ce malheur arrivait,
que deviendraient les Hollandais et leurs
richesses !!!

La plupart des villes de ce pays sont
construites sur pilotis, et l'on rencontre
l'eau à moins d'un pied de profondeur. Ils
sont donc menacés de submersion, et par
la mer et par les eaux souterraines ; mais
telle est l'imprudence des hommes, qu'ils

dorment paisiblement près du rocher qui va s'érouler, près du volcan qui vomit des flammes et sur un peu le sable mouvant que les abîmes des mers vont engloutir. Le mot patrie est leur seule excuse ; que la Providence veille pour eux, si elle les en croit dignes.

Il y a peu de temps, près de Naples et entre la mer et le mont Vésuve, un laboureur remuait son champ ; il se fit tout-à-coup un éboulement, et il vit une cavité souterraine ; quelle fut sa surprise, après s'être laissé glisser avec précaution à travers cette ouverture, de s'apercevoir qu'il était dans un édifice régulièrement distribué, et contenant tout l'ameublement d'usage à une époque déjà ancienne, et de plus des êtres ayant la forme humaine. Vous apprendrez bientôt que l'on aura retrouvé les trois villes qui avaient disparu non loin de la mer, à peu de distance du Vésuve, sous une éruption de ce volcan, le 23 août en 79. Hé bien ! lors de cet événement, il y eut un grand nombre de victimes, et pourtant seize années auparavant une éruption du Vésuve avait étendu ses ravages à très-peu de distance de ces villes, et fait périr ceux qui s'étaient trouvés sur son passage.

Je quittai les îles Canaries et vins sur les côtes d'Afrique, dont les habitants

étaient
des p
de ch
tions
ces g
goce
prêtre
que n
que j
mer l
en p
nuée
sexes
dait l
porter
tes m
un p
ajoute
dans
qui m
froidi
pelai
de fro
goutte
et je
Toi
moi-m
fiant
plaire
souha

du rocher qui
an qui vomit
le sable mou-
s vont englou-
seule excuse ;
ar eux, si elle

de Naples et
uve, un labou-
il se fit tout-à-
vit une cavité
surprise, après
caution à tra-
percevoir qu'il
rement distri-
blement d'u-
cienne, et de
me humaine.
e l'on aura re-
aient disparu
le distance du
e ce volcan, le
de cet événe-
mbre de victi-
es auparavant
ait étendu ses
de ces villes,
t trouvés sur

s et vins sur
les habitants

étaient marchands ; on voulait me vendre des perles, de l'ivoire, du corail, des peaux de chameau et beaucoup d'autres productions de ce pays. Je ne pouvais persuader ces gens que je ne m'occupais point de négoce ; alors ils prétendirent que j'étais prêtre de quelque divinité ; je leur soutins que non. Enfin le bruit circula parmi eux que j'étais médecin ; j'eus beau leur affirmer le contraire, cette idée leur resta, et en peu d'instants je fus assailli par une nuée de malades et de blessés des deux sexes et de tous âges ; chacun me demandait la santé à grands cris. Je me fis apporter de l'eau, du feu et plusieurs plantes marines que je fis bouillir, puis, jetant un peu d'huile dans cette décoction, j'y ajoutai d'une poudre que j'avais trouvée dans la pharmacie du vaisseau corsaire, et qui m'était connue. Ce mélange étant refroidi, il s'agissait d'en faire usage ; j'appelai l'un des plus influents et le chargeai de frotter les blessés et de faire avaler des gouttes aux malades qu'il voudrait guérir, et je fus débarrassé de tout le monde.

Tous les sauvages furent guéris ; j'étais moi-même émerveillé ; le topique insignifiant que j'avais inventé pour leur complaire avait réussi bien au-delà de mes souhaits.

Aussitôt qu'ils eurent éprouvé l'effet de mes remèdes, à leurs yeux je cessai d'être un médecin ; sans doute ils étaient plutôt habitués à voir leurs malades succomber qu'à les voir se rétablir. Ils s'écrièrent que j'étais nécessairement le bon génie venu pour les rendre heureux, et voulurent m'offrir la couronne pour régner sur eux. A cet effet, ils posèrent devant moi tous les ornements de la royauté, me suppliant de les gouverner et de les conduire à la guerre.

Moi devenir roi ! moi guider des hommes au carnage ! Qui le croirait ? J'acceptai cependant le pouvoir à la condition que je serais libre de le résigner quand il me plairait de le faire ; néanmoins je refusai de revêtir les insignes de la royauté.

Je réunis au plus tôt tous les hommes en état de prendre les armes, et, puisqu'ils étaient en guerre avec les peuples voisins, je les préparai par mes conseils à se défendre avec avantage, pour leur inspirer de la confiance en eux ; quand mon armée fut bien disposée, on se mit en marche, et deux jours après l'on se trouvait en présence de l'ennemi, sur son propre territoire. J'avais défendu, sous peine de mort, que l'on commit aucune violence sans mon autorisation ; et j'inspirai une vénération tellement profonde, que je fus par-

fa
tei
ni

me
cu
lon
aut
nai
der
cen
gar
ten
mai
J'en
dre
je l
ce.
vue
me
sait
par
L
pos
tion
rég
l'éq
d'ot
apre
avoi
l'ad

prouvé l'effet de
je cessai d'être
étaient plutôt
ades succomber
s'écrièrent que
mon génie venu
, et voulurent
régner sur eux.
ant moi tous les
ne suppliant de
conduire à la

vider des hom-
rait ? J'accep-
a condition que
er quand il me
moins je refusai
royauté.

us les hommes
s, et, puisqu'ils
euples voisins,
seils à se dé-
leur inspirer
nd mon armée
en marche, et
ouvait en pré-
propre terri-
peine de mort,
violence sans
rai une véné-
ue je fus par-

faitement obéi ; on ne porta aucune at-
teinte à la vie des habitants, à leur liberté,
ni à leurs propriétés.

Je m'emparai des hauteurs et disposai
mes guerriers en sept bataillons de cha-
cun quinze cents hommes ; deux batail-
lons formaient la première ligne, quatre
autres formaient la seconde et compre-
naient l'aile droite et l'aile gauche, et le
dernier bataillon, plus fort de quelques
centaines de combattants, était en arrière-
garde ; et nous faisions ainsi bonne con-
tenance. Ainsi, je n'avais rien négligé,
mais c'était pour éviter l'effusion du sang.
J'envoyai trois guerriers, porteurs d'or-
dres secrets pour les chefs ennemis, et
je les suivis moi-même à peu de distan-
ce. Comme j'avais demandé une entre-
vue entre les deux armées, cette entrevue
me fut accordée. Mon escorte se compo-
sait des chefs les plus distingués choisis
parmi les miens.

Le congrès dura une heure. Je pro-
posai la paix : on en discuta les condi-
tions avec beaucoup de bonne foi, on
régla les articles du traité avec toute
l'équité imaginable ; au lieu d'échange
d'otages, on fit un serment, et une heure
après les deux armées se séparèrent après
avoir fraternisé ; j'étais devenu l'objet de
l'admiration de ces hommes que la na-

ture n'avait pas faits méchants ; je leur désignai pour roi celui que son langage m'avait fait distinguer comme étant le plus sage, et l'installai à ma place pour les gouverner. Tous approuvèrent mon choix, et je me séparai d'eux le jour même, à leur grand regret.

Si je n'avais pas agi sur l'imagination de ces hommes, ils n'auraient pas vu leurs blessés se guérir avec un remède fort simple, ils n'auraient pas écouté ma voix, ils n'auraient pas su éviter une guerre ni la conduire ; peut-être y eût-il eu beaucoup de victimes et de violences.

Ayant pris la route du désert je pus pendant quelques mois penser uniquement à Dieu. La nuit j'admirais les étoiles qui font briller sa puissance ; ce spectacle a toujours été puissant sur mon Ame, et je ne puis m'en lasser. Parfois je rencontrais des caravanes égarées, et leur faisais connaître dans quelle direction se trouvaient une source et de l'ombrage.

Enfin je quittai ces immenses solitudes, où l'on peut marcher un mois entier et plus sans rencontrer aucun vestige de la puissance de l'homme ; sur ces sables brûlants la nature est presque partout stérile.

Mais, lui dit Mgr l'évêque, votre nour-

riture
s it-
Je
Juif-
longt
mode
tendre
cepen
les ha
alimen
digue
souven
maux
Je v
nomm
vages
gés dan
se font
pêchen
prisonn
qui les
Je re
d'autre
et ce pa
tait plus
Alexan
aumo
Omar,
stupide
mes l'im
mées av
cette vill

nts ; je leur
son langage
me étant le
place pour
vèrent mon
eux le jour

l'imagination
pas vu leurs
remède fort
uté ma voix,
une guerre
y eût-il eu
violences.

désert je pus
nser unique-
rais les étoi-
naissance ; ce
sant sur mon
ser. Parfois
égérées, et
quelle direc-
ource et de

es solitudes,
ois entier et
estige de la
ces sables
partout até-
votre nour-

riture de chaque jour, de quoi se compo-
s it-elle donc ?

Je croyais vous avoir dit, répondit le
Juif-Errant, que je puis rester un assez
longtemps sans manger, cela ne m'incom-
mode aucunement ; un fruit, une racine
tendre me suffisent pour plusieurs mois ;
cependant quand je traverse les villes ou
les hameaux je viens prendre ma part des
aliments plus savoureux que la nature pro-
digue à l'homme ; mais j'évite le plus
souvent de manger de la chair des ani-
maux.

Je voulus quitter l'Afrique ; je ne vous
nommerai pas toutes les peuplades sau-
vages que je visitai ; ces peuples sont plongés
dans l'ignorance la plus profonde ; ils
se font des guerres continuelles, qui em-
pêchent la population d'augmenter. Les
prisonniers sont égorgés par leurs prêtres,
qui les immolent à de grossières divinités.

Je revins en Égypte. Ce grand empire
d'autrefois avait perdu toute sa splendeur,
et ce pays, berceau de la civilisation, n'é-
tait plus peuplé que par de vils trafiquants.
Alexandrie, nouvelle capitale de ce roy-
aume, avait été conquise par le calife
Omar, l'an 642, et ce vainqueur, aussi
stupide que barbare, avait livré aux flam-
mes l'immense bibliothèque que les Ptolé-
mées avaient composée à grands frais dans
cette ville.

D'Alexandrie, je m'embarquai pour Constantinople, capitale de la Turquie.

A cette époque, le redoutable sultan qui régnait, traitait les chrétiens et les juifs avec beaucoup de sévérité, et, ne voulant pas ceindre ma tête d'un turban, coiffure adoptée par les musulmans, je ne savais comment me tirer de ce mauvais pas ; cependant j'étais fort curieux de connaître ces Turcs, qui avaient conquis une grande partie du monde, et qui arboraient partout leur croissant à côté de la croix. Tout près de Sainte-Sophie, cette ancienne église où Constantin vint transplanter la magnificence romaine, je remarquai un minaret, du haut duquel était donné le signal de l'heure de la prière ; au-dessous du minaret était une mosquée où je vis entrer un vieillard portant un livre assez volumineux, que je crus être une bible.

J'entrai dans cette mosquée, avec l'intention de révéler le Seigneur ; c'était le lieu où les musulmans venaient se prosterner devant le Dieu de Mahomet. Je me prosternai aussi, pensant que Dieu qui li-

Je
que j
sieur
dema
au lie
tume
sur c
musu
entré
qu'il
instru
horne
tions,
ture),
Ma
dans
enve
puis
gieur
Vo
vais
cette
On r
et j
livre
à la
que

On veut lui trancher la tête.

Je n'avais pas fait deux cents pas lorsque je me sentis arrêter par le bras ; plusieurs personnes m'entourèrent ; on me demanda pourquoi je portais un chapeau au lieu d'un turban, et pourquoi mon costume n'était pas celui d'un vrai musulman ; sur ce que je répondis que je n'étais pas musulman pour le costume, comme j'étais entré dans une mosquée, on me déclara qu'il fallait à l'instant périr ou me faire instruire dans la religion du prophète Mahomet. Je consentis à recevoir les instructions, et l'on me livra à un iman (prêtre turc), qui se chargea de ce soin.

Ma qualité d'étranger m'avait protégé dans cette circonstance, et l'iman exerça envers moi tous les soins de l'hospitalité, puis il s'occupa de mon instruction religieuse.

Vous pensez bien, Messieurs, que je n'avais aucunement l'intention d'embrasser cette religion, mais je désirais la connaître. On me donna pour prison un vaste jardin, et je pus lire le Coran à mon aise. Ce livre, divisé en plusieurs parties, était tout à la fois le code religieux, le code politique, le code civil et le code pénal de ces

nations. L'ambitieux Mahomet l'avait donné aux tribus qui étaient sous son commandement; l'an 600 après Jésus-Christ, il rédigeait ce livre par chapitres, dans le plus profond secret, et se disait l'inspiré, le prophète du Très-Haut. La crédulité et le sabre firent le reste.

L'esprit de conquête qui tourmentait ces peuples leur avait fait porter le Coran dans les régions les plus éloignées; ils vinrent jusqu'au cœur de l'Autriche.

En France, Charles Martel extermina leur armée. Les Turcs doivent leur courage à leur croyance. Le Coran est rempli de visions et de fables; les vrais croyants, après leur mort, sont transportés dans un paradis où tous les plaisirs des sens les attendent; des houris célestes leur font goûter la volupté dans toute sa plénitude; ils ne craignent pas la mort, séduits par un espoir qui les flatte; et de plus ils sont bien persuadés que l'heure du trépas est fixée pour chacun d'une manière inévitable.

Ce livre n'est pas sans mérite; il brille de toute la pompe du style arabe; c'est l'éloquence des mœurs contemplatives des temps passés, dans ces pays où le ciel est si pur, où la chaleur est si forte le jour, que la nuit est en partie consacrée à des occupations auxquelles on ne se

livre qu

Au s

imitatio

beaux

Ains

était M

religion

sous un

une m

compil

approp

donna

vait étr

ristique

qui rés

ces que

et Mah

Au

deman

que j'é

sulman

vrais c

condui

palmie

perbe

janissa

Je d

croyai

Dieu,

qu'il c

rités q

et l'avait donc
us son com-
Jésus-Christ,
res, dans le
ait l'inspiré,
crédulité et

rmentait ces
e Coran dans
; ils vinrent

extermina
nt leur cou-
an est rem-
; les vrais
nt transpor-
les plaisirs
ouris céles-
dans toute
ent pas la
les flatte ;
uadés que
ur chacun

; il brille
be ; c'est
latives des
où le ciel
i forte le
consacrée
on ne se

livre qu'en plein jour dans d'autres pays.

Au surplus, ce n'est autre chose qu'une imitation presque continuelle des plus beaux passages de la sainte Bible.

Ainsi Mahomet, dont le véritable nom était Mohammed, réunit, sous une seule religion, sous un seul pouvoir politique, sous une seule loi civile et criminelle, une multitude de peuples, à l'aide d'une compilation des livres juifs, que son génie appropria merveilleusement à ses fins, et donna une croyance dont lui-même devait être le représentant le plus caractéristique dans l'esprit de ses sectateurs, qui résument toute leur croyance dans ces quelques mots : Dieu est le seul Dieu, et Mahomet est son prophète.

Au bout de quinze jours on vint me demander si j'étais disposé à déclarer que j'étais disciple de Mahomet, bon musulman et prêt à revêtir les vêtements des vrais croyants. En même temps on me conduisit sur une terrasse plantée de palmiers, d'ananas et arrosée par une superbe fontaine ; là étaient des imans, des janissaires et des gens du peuple.

Je déclarai devant tout le monde que je croyais, qu'en effet, il n'y avait qu'un seul Dieu, que le Coran était un bon livre, et qu'il contenait un grand nombre de vérités que Mahomet avait empruntées à la

Bible, des juifs et des chrétiens ; qu'étant juif, je ne pouvais, en conscience, adorer cette œuvre comme étant l'expression pure de la loi de Dieu ; que Mahomét était fondateur d'un grand empire et législateur, mais qu'il n'était pas prophète du Très-Haut.

Après cette déclaration, on me lut ma sentence. Je devais avoir la tête tranchée pour être entré dans le temple des vrais croyants, et pour avoir dit que Mahomét n'était point le prophète du Très-Haut. On m'attacha les mains derrière le dos et on me fit mettre à genoux, attitude qui me gênait beaucoup. Un janissaire à cheval, sur un signe de cadi, donna le signal au bourreau, qui, m'ayant ôté mon chapeau, tira son sabre du fourreau, et j'entendis au même instant cette lame siffler dans l'air.

Mais, ô surprise ! le coup qui me fut porté avec une extrême violence, ne me fit aucun mal ; le bourreau épouvanté jeta sa lame ; le tranchant en était émoussé ; il me porta un second coup, mais son sabre se brisa en éclats et je ne perdais pas une goutte de sang. On me donna un autre sabre, plus lourd et plus trempé excellente ; ce sabre était aussi brisé ; les cheveux du bourreau se

dressé
accusé
rait p

En
tre le
bon a
à cet
d'Isra
protég
sérieu

Il e
ma t
marq
en g
ner u

Je
du S
donne
me fa
mond
mon

Qu
envoy
frir d
dit q
me r
envoy

Le
plus
qu'il
point

dressèrent sur sa tête ; il pensait que l'on accuserait son adresse et qu'on le ferait périr, et attendait son sort.

En ce moment, le plus vénérable d'entre les imans, celui qui m'avait fait si bon accueil, s'écria : Mahomet pardonne à cet homme ! Allah ! Allah ! Enfant d'Israël, retirez-vous en paix, Dieu vous protège ; je le supplie de nous faire miséricorde.

Il délia lui-même mes mains, toucha ma tête et mon cou, ne trouva aucune marque, me remit mon chapeau, me pria en grâce de lui pardonner et de lui donner ma bénédiction.

Je n'étais pas digne de bénir au nom du Seigneur ; je me contentai de pardonner à tous ceux qui avaient voulu me faire périr, et je me retirai ; tout le monde se rangeait respectueusement sur mon passage.

Quand je fus arrivé sur le port, des envoyés du grand-seigneur vinrent m'offrir de riches présents de sa part ; on me dit que sa hauteesse désirait me voir ; je me rendis à cette invitation, et suivis les envoyés au palais de Sa Hauteesse.

Le grand-seigneur m'accueillit avec la plus grande affabilité. Il me représenta qu'il regrettait infiniment que je n'eusse point confessé la foi musulmane ; que

cela pouvait être d'un exemple pern-
cieux dans l'esprit du peuple ; me priant
de ne point paraître en public. Je con-
sentis à partir sur-le-champ. Non, dit-il,
je n'exige point cela, mais si vous voulez
prendre le costume de ceux qui sont
attachés à ma personne, vous pourrez
choisir telle dignité qu'il vous plaira ; si
élevée qu'elle soit, je veux vous en in-
vestir ; tous mes trésors seront à votre
disposition, et je prodiguerai les faveurs
de ma puissance partout où votre bien-
veillance s'arrêtera. Vous m'aidez ainsi
à faire le bonheur de mes sujets, et votre
sagesse éloignera de mon règne les cala-
mités, les injustices et tous les crimes.

O puissant souverain, lui dis-je, vous ne
voyez devant vous qu'une bien misérable
créature, qui ne peut même pas accepter
vos bienfaits : ma longue existence se
passe à voyager.

Dieu ne veut pas que je profite de tout
le bonheur que vous m'offrez ; je ne puis
accepter que les moyens de quitter promp-
tement ce pays. Quant aux richesses, je
n'en ai aucunement besoin ; mais pour
répondre à votre bienveillance, je vous
demande d'appeler près de vous cet iman
qui vous a parlé de moi. Le vieillard fut
à l'instant introduit dans la salle. Sei-
gneur, dis-je, en montrant cet homme,

oil l
rospe
z lui
ne re
résen
uie. L
e m'e
hrétie
l'ave
aistre
puis
favora
plus g
le mêm
grand-
Levant
sion po
septent
des voy
que j'i
sans ce
Le v
dres ;
côtes d
villes d
La
saccage
plée, c
ce qu'e
mains,
Mais a

exemple perni-
ple ; me priant
public. Je con-
p. Non, dit-il
si vous voulez
ceux qui sont
vous pourrez
vous plaira ; si
vous en in-
seront à votre
ai les faveurs
votre bien-
n'aidez ainsi
ujets, et votre
gne les cala-
les crimes.
is-je, vous ne
en misérable
pas accepter
existence se

fitte de tout
je ne puis
titer promp-
richesses, je
mais pour
e, je vous
cet iman
eillard fut
alle. Sei-
t homme,

oil la lumière qui appellera toutes les
prosperités sur votre empire, si vous vou-
z lui accorder votre confiance. Le sultan
ne remercia, on me servit à manger en
présence du puissant monarque de la Tur-
quie. Il ne pouvait se lasser de me voir et
de m'entendre ; me promit de traiter les
chrétiens et les juifs avec plus de douceur
à l'avenir et d'écouter les conseils du mi-
nistre que je lui avais donné. J'ai su de-
puis que ce règne avait été le plus
favorable au bonheur des peuples et le
plus glorieux pour le souverain. Je partis
le même jour, monté sur un vaisseau du
grand-seigneur. Je désirais visiter tout le
Levant et les côtes, et trouver une occa-
sion pour voir les mers de glace du pôle
septentrional ; souvent en compagnie avec
des voyageurs, j'étais informé de tout ce
que j'ignorais encore, et ma curiosité était
sans cesse éveillée par de nouveaux objets.

Le vaisseau du sultan était sous mes or-
dres ; j'ordonnai de le diriger vers les
côtes de Syrie ; je vis successivement les
villes d'Alep, de Damas et de Jérusalem.

La Ville Sainte, tant de fois brûlée et
saccagée, tant de fois reconstruite et repeu-
plée, conservait encore assez de traces de
ce qu'elle avait été sous l'empire des Ro-
mains, pour que je pusse la reconnaître.
Mais au lieu du temple du Seigneur, les

juifs n'y avaient qu'une hideuse synagogue. Il y avait des mosquées, des églises et des communautés religieuses de rites différents; tous ces cultes, enceints dans les mêmes murs, ne se faisaient plus la guerre; paisibles à l'ombre du cimetière du Grand-Seigneur, aucune dissidence ne faisait naître la persécution. Arrivé au Calvaire, le souvenir de mon crime me fit verser des larmes. Je voyais encore dans ma pensée la douce figure de Jésus, la sueur qui ruisselait sur son front, où étaient si bien peintes la douleur de l'homme et la bonté de Dieu. Je frémis ! Il me sembla un instant voir ce sang divin jaillir sous le fer des bourreaux, sang du juste, qui ouvrit, sous les pointes acérées d'une lance, des clous et des épines, comme autant de sources du salut des hommes.

C'est au nom de Jésus que la liberté fut rendue aux esclaves; c'est au nom de Jésus que les rois reçurent, prosternés, le code de leurs devoirs envers les peuples; c'est au nom de Jésus que le riche devint libéral envers le pauvre, l'offensé pitoyable envers l'agresseur, le vainqueur humain envers les vaincus; c'est au nom de Jésus que des asiles furent ouverts aux pauvres, aux malades, aux vieillards, aux aveugles et aux orphelins. Un million de fois soit maudit celui qui a fait le mal au nom de Jésus !

Après
t sur
quitte
qui me
mais j
'écriv
bon so
mes d
l'embo
finitive
buant
chacun
les ric
vait g
Je r
traver
j'arriv
tique,
de pé
de la
ver
côtes
l'océ
L
étai
ture
ver
mo
reb
en
l'E

use synagogue,
églises et des
rites différents;
dans les mêmes
guerre; paissi-
du Grand-Sei-
faisait naître
vaire, le sou-
venir des lar-
ma pensée la
r qui ruisse-
bien peintes
té de Dieu.
instant voir
des bour-
s, sous les
es clous et
sources du

liberté fut
nom de
ternés, le
peuples;
e devint
citoyable
humain
e Jésus
auvres,
veugles
is soit
om de

Après avoir pleuré sur tant de douleurs, et sur mon crime, dont le souvenir ne me quitte pas, je repris le chemin du vaisseau, qui me ramena en vue des Dardanelles, mais je n'arrêtai pas à Constantinople; j'écrivis une lettre de remerciements et de bon souvenir au grand-seigneur, et sur mes ordres, son navire me conduisit à l'embouchure du Dniéper, où je quittai définitivement le vaisseau du sultan, distribuant par sommes de valeur égale à chacun des hommes de l'équipage, toutes les richesses dont le grand-seigneur m'avait gratifié à mon insu.

Je remontai le fleuve en bateau; ayant traversé la Slavonie et la Lithuanie, j'arrivai sur les rivages de la mer Baltique, où je montai sur une embarcation de pêcheurs, que je quittai sur les côtes de la Suède (Gothie); je me hâtai d'arriver chez les Norwégiens et gagnai les côtes qui bornent ce pays du côté de l'océan Atlantique.

Les pays que je venais de traverser étaient peuplés d'hommes de haute stature, portant une longue barbe, et couverts de peaux de bêtes sauvages; les mœurs des habitants étaient d'une rudesse rebutante; ce sont ces froides contrées qui envoyèrent dans les plus riches pays de l'Europe et de l'Asie des armées innom-

brables qui détruisirent l'ancien monde pendant plus de cinq siècles, renversèrent l'Empire Romain et reconstituèrent le monde nouveau, tel qu'il est aujourd'hui.

Ces peuples barbares, en quittant leur patrie, espéraient un bonheur que leurs froids climats ne pouvaient leur donner ; quand ils prenaient les villes, ils s'y établissaient en maîtres, se faisant servir par ceux des anciens habitants que leur sabre avait épargnés ; mais, plus tard, ces spoliateurs étaient exterminés ou chassés par de nouvelles émigrations de barbares du nord ; ceux qui étaient chassés se rejetaient sur des pays plus éloignés.

Quand arrivèrent ces épouvantables catastrophes, si l'Evangile n'avait pas adouci les mœurs de ces sauvages guerriers, leur aveugle férocity, qui a tant fait de mal, en aurait fait bien davantage encore.

Ainsi donc, si la foi chrétienne a détrôné l'ancienne civilisation, elle a hanté partout où elle a pénétré, une civilisation nouvelle de beaucoup préférable à l'ancienne.

Ces hommes barbares par leurs usages et leur ignorance, ne cherchèrent point tant pas à me nuire ; partout où je me présentais, réclamant les secours de l'hospitalité, j'étais reçu comme un membre de

la fan
de la
laitag
me m
me de
viteu

Dans
sur

De
Les L
n'exo
ont le
bitent
terre
bitant
ils se
d'our
chasse
d'éter
vrent
deux
plus
saph
qui
Je
gular

la famille ; on me préparait des produits de la chasse, on apportait devant moi du laitage et des légumes cuits ; quand je me mettais en route, le chef de la famille me donnait pour guide son fils ou son serviteur.

Dans un naufrage le Juif-Errant est porté sur le rivage par les eaux de la mer.

De la Norwége, je vins dans la Laponie. Les Lapons sont des hommes dont la taille n'exède pas quatre pieds de hauteur ; ils ont le visage hideux de difformité ; ils habitent dans des trous pratiqués dans la terre ; une ouverture sert d'entrée aux habitants, et une autre sert d'issue à la fumée ; ils se nourrissent de racines, de viandes d'ours et de poissons salés ; ils sont tous chasseurs et pêcheurs. Le pays est couvert d'éternels frimas, la neige et la glace couvrent presque partout le sol pendant les deux tiers de l'année ; dans la partie la plus méridionale, il y a quelques forêts de sapins, qui servent de retraites aux loups, qui sont innombrables et affamés.

Je marchais, un jour, pensant aux singularités du globe qui est brûlant sous le

soleil, là où les rayons tombent directement, et qui cesse de donner à l'homme la chaleur nécessaire à la vie, lorsque ces rayons ne font que passer à côté ; et j'étais étonné de trouver des habitants dans des régions si disgraciées par la nature, quand tout-à-coup je vis venir à moi un ours blanc d'une grosseur monstrueuse.

Une telle société ne me plaisait point, cependant je me ressouvins du lion du désert. Quand cet ours fut près de moi, je lui présentai un morceau de poisson salé que j'avais gardé de mon repas de la veille ; cet animal se dressa adroitement et me présenta un de ses pieds, sur lequel je posai mon cadeau qu'il mangea goulument ; ensuite il tourna deux ou trois fois autour de moi et se coucha près de mes pieds.

Mais quelques centaines de loups arrivaient en plusieurs bandes et se préparaient à m'assiéger, ils formaient trois fronts de bataille ; moi et mon ours nous occupions le centre d'un triangle dont les loups formaient les trois lignes, et ce triangle se rétrécissait de plus en plus.

Quand les loups ne furent plus qu'à une quinzaine de pas de nous, mon ours se leva tranquillement, alla droit devant lui, et en quelques instants, soit avec ses dents, soit avec ses griffes, il abattit et laissa

morts
loups
nomb
d'heu
de mo
assaill

Je e
Cap-N
transp
peu su

Je n
pris d
dont l
mation
partis

Ici l
comme
ours o
lui éta

Le J

sait en
qu'en
touré

qu'il a
n'ai pr
rer ceu
du cara
faire d
du mal

Mgr
de ce q

morts sur la neige plus de trente de ces loups ; j'en atteignis moi-même un certain nombre avec mon bâton ; en un quart-d'heure le champ de bataille était jonché de morts et de mourants ; tous les autres assaillants prirent la fuite.

Je continuai mon voyage, et arrivé au Cap-Nord, je trouvai un vaisseau qui me transporta au Groënland, où je ne fus pas peu surpris de retrouver mon ours.

Je me fis une provision d'aliments, et je pris dans une bouteille une liqueur forte dont les pêcheurs font une grande consommation dans ces contrées glaciales, et je partis pour voir le pôle.

Ici M. Eysen demanda au Juif-Errant comment il se faisait qu'ainsi escorté d'un ours on eût consenti à lui vendre ce qui lui était nécessaire.

Le Juif-Errant répondit qu'il le conduisait en laisse comme un chien caniche, et qu'en place de muselière, il lui avait entouré la tête avec du filet en fort laiton qu'il avait trouvé ; du reste, ajouta-t-il, je n'ai pris cette précaution que pour rassurer ceux que je rencontrais ; cet ours était du caractère le plus affable ; il ne devait faire de mal qu'à ceux qui me voudraient du mal.

Mgr l'évêque témoigna son étonnement de ce que pouvant visiter les plus beaux

climats, le Juif-Errant avait préféré voir des mers de glaces où les navires sont en grand danger, quand les navigateurs les plus audacieux ont l'imprudence de s'engager dans ces lointains parages.

Le Juif-Errant avoua qu'en effet il avait eu grand tort, et après cet aveu, continuant son récit : Je marchai, dit-il, pendant un mois entier, sans voir d'autre créature vivante que mon ours. Nous prenions nos repas en commun, je lui faisais sa part, qui consistait en un morceau de biscuit de mer et un morceau de poisson ; sur ce biscuit je versais parfois quelques gouttes de liqueur.

Bientôt le plus imposant spectacle s'offrit à ma vue : ce n'était plus une mer de glace se brisant parfois avec un bruit terrible et élevant ses glaçons à pic, à plusieurs centaines de pieds de hauteur, pour les laisser retomber sur d'autres glaçons et se briser en éclats qui venaient jusqu'à nous.

C'étaient de véritables montagnes, de véritables rochers de glace d'une hauteur désespérante.

Tout n'était plus qu'abîmes et escarpements infranchissables.

Que cette nature glacée était belle pour moi qui étais insensible aux atteintes du froid !

Mais
qui ne
ation
ied là
ue po
amais
aincre
arpem
Je v
oint p
entre
travir.
Mon
vit cor
prise sa
son reg
Un f
c'est qu
de la
dessus
success
qui fo
presqu
glace
capabl
Je f
grand
j'eusse
je par
vail q
interr

t préféré voir
avirés sont en
avigateurs les
lence de s'en-
ges.

à effet il avait
u, continuant
, pendant un
e créature vi-
prenions nos
sais sa part,
de biscuit de
sson ; sur ce
lques gouttes

pectacle s'of-
une mer de
un bruit ter-
à pic, à plu-
uteur, pour
tres glaçons
ient jusqu'à
ntagnes, de
ne hauteur

et escarpe-
belle pour
teintes du

Mais j'éprouvais une profonde terreur
qui ne put cependant vaincre mon obsti-
cation. Je voulais absolument poser le
pied là où est l'axe exact de la terre. Ho !
que personne ne s'avise de m'imiter, si
jamais l'on peut imaginer les moyens de
vaincre le froid et de pénétrer dans ces es-
arpements glacés.

Je vis, au-dessous de l'étoile polaire, un
point plus élevé. C'est là, pensais-je, le
centre que je cherche, et me voilà à
gravir.

Mon ours ne put aller plus loin, il me
fit continuer mon extravagante entre-
prise sans pouvoir en partager les périls ;
son regard exprimait la tristesse.

Un fait qui vous surprendra beaucoup,
c'est que je brisais des morceaux de glace
de la grosseur du poing, je soufflais
dessus avec mon haleine et les appliquais
successivement après ces rochers de glace,
qui formaient de véritables murailles
presque verticales, et ces morceaux de
glace s'attachaient après avec une force
capable de supporter tout mon poids.

Je fabriquai ainsi successivement un
grand nombre de degrés, jusqu'à ce que
j'eusse atteint la hauteur du plateau, que
je parvins à gravir après un pénible tra-
vail qui dura six jours et six nuits sans
interruption ; arrivé sur ce plateau, je me

prosternai, levant le visage au ciel, et suppliant Dieu de me pardonner ma témérité.

Ensuite je fis une quarantaine de pas sur ce plateau, qui était hérissé d'aspérités anguleuses semblables à des cristaux.

Lorsque, arrivé au milieu d'un endroit qui formait en quelque sorte un creux élevé en manière de bassin, je ressentis tout-à-coup en moi une vive secousse, je sentis mes pieds attirés vers le sol par une force magnétique prodigieuse ; je voulais en vain lever les pieds, cela me devenait de plus en plus impossible ; je crus enfin que j'allais cesser d'être et que mon âme irait expier par un autre supplice le crime de ma vie.

Un froid horrible parcourut tout mon sang, je compris cette fois que la vie même pour moi, était un précieux bien fait.

Je fis de nouveaux efforts pour me soustraire à cette personne qui me tenait en quelque sorte garrotté sur cet immense écueil glacé ; mais ce fut en vain.

Une pensée me vint, oh ! bonheur ! je fis glisser un pied sans chercher à le détacher de la surface, puis l'autre, puis j'étais libre ; j'étais libre ! je me prosternai de nouveau pour en remercier Dieu.

Je restai encore sur ce plateau pendant quelques instants, je regardais avec un sen-

ment
avais
eux a
en per
raient
n que
out jar
Je re
etrouv
nes d'a
rimes
Depu
e voir
étuelle
nais na
pin que
Je tro
andais
ristesse
La m
menaga
égocia
eurs a
ût des
part le
insupp
idité
comme
moi ;
même
quel

au ciel, et surment impossible à décrire, ce point que
 r ma témérité j'avais tant désiré trouver, c'était l'un des
 antaine de pa eux axes exacts de la terre ; je frissonnai
 issé d'aspérité n pensant qu'après moi d'autres vou-
 s cristaux. raient le trouver, mais qu'ils périraient
 n d'un endro u que leurs recherches seraient vaines à
 porte un creu out jamais.

n, je ressent Je redescendis à l'aide de mes degrés, je
 ve secousse, e retrouvai mon ours qui me donna des si-
 s vers le so nes d'allégresse à sa manière, et nous re-
 prodigieuse rimes notre voyage.

es pieds, cel Depuis plus de trois mois j'avais cessé
 s impossible e voir le soleil ; une aurore boréale per-
 esser d'être étuelle éclaire ces affreux climats, et ja-
 par un autr nais navigateur intrépide n'avait été aussi
 e. bin que moi.

rut tout mon Je trouvai au Groënland un navire hol-
 que la vie andais ; je quittai mon ours avec quelque
 précieux bien ristesse, et je montai à bord.

ts pour me nenaçante ; l'équipage se composait de
 qui me tenai égociants hollandais et de riches entrepre-
 sur cet im leurs anglais qui étaient sans cesse à l'af-
 fut en vain ût des spéculations avantageuses ; et d'une
 l bonheur part le flegme des uns contrastait avec
 hercher à le insupportable loquacité des autres, la cu-
 l'autre, pui bidité de tous était à l'unisson, et per-
 me proster omme ne faisait la moindre attention à
 reier. Dieu moi ; leur mépris, leur dédain étaient
 au pendant même excités par l'état d'indigence dans
 vec un sen- quel ils me voyaient plongé.

Je réfléchissais beaucoup sur mon voyage au pôle et cette pensée suffisait pour m'occuper longtemps, quand je fus réveillé de ma rêverie par une rafale dont la lame vint balayer tout ce qui se trouvait sur le pont. On s'y attendait, la manœuvre fut rapide ; mais quelle puissance humaine peut lutter contre la mer !

Ce vaisseau, le mieux frété, le plus habilement construit, le mieux gouverné par les plus habiles marins de la mer ; ce vaisseau, orgueilleux de porter tant de millions en valeurs et des marchandises dont l'opulence pouvait équiper des armées, subjuguier des empires, ce vaisseau fut bientôt en butte à toute la furie d'une horrible tempête ; le mât de beaupré, le mât d'artimon furent brisés du même coup, tous les agrès en désarroi étaient successivement arrachés et précipités en mer par l'ouragan déchaîné contre nous ; et l'équipage, après avoir perdu son pilote, son capitaine et ses plus expérimentés marins, était aux abois. C'était une consternation que l'imagination ne saurait peindre.

Représentez-vous donc tous ces Crésus, ces hommes qui avaient passé trente à quarante années de leur vie à vendre cinquante ce qui leur coûtait vingt-cinq ; ces hommes qui possédaient plus d'or qu'il n'en faut pour acheter plusieurs grande

villes
lieu d
fond d
ne, vi
a vie
n'en
était p
moi qu
avait h
comme
d'infim
eux.

Mais
horribl
seau ;
gloutit
dit la li
être su
ques,
énorm
leurs g
faisait

Cep
j'aper
mât, c
et il n
péran
ment,
à tou
matel
en m

sur mon voyage ; ces hommes qui s'étaient fait un lieu de métal et qui n'avaient inscrits au fond du cœur que les mots cupidité, égoïsme, vie matérielle, avarice ; ces hommes, à la vie allait leur manquer, ils le voyaient et n'en pouvoient douter, et chaque seconde était pour eux un siècle de torture ; et moi qu'ils avaient méprisé, moi que l'on avait hué, honni, relégué à fond de cale comme quelque chose de hideux à voir, d'infime et d'abject, je priais Dieu pour eux.

Mais Dieu n'exauça pas ma prière, un horrible coup de tonnerre fracassa le vaisseau ; le vaisseau entr'ouvert, l'eau engloutit spéculateurs et fortunes et me fendit la liberté ; je fus porté par les flots sans être submergé un seul instant ; des phoques, des requins et d'autres poissons énormes vinrent près de moi me présenter leurs gueules béantes, mon regard seul les faisait fuir.

Cependant le calme se rétablissait, et j'apercevais parfois au loin notre grand mât, quatre matelots s'y tenaient encore, et il ne leur restait plus qu'un instant d'espérance et de chance de salut ; heureusement, un navire français apparut et cingla à toutes voiles dans cette direction ; ces matelots n'eurent le temps que de s'élancer en mer, le mât disparut, ils gagnèrent à la

nage une chaloupe de sauvetage qui les recueillit avec beaucoup de peine.

La mer, qui ne pouvait m'engloutir, me transporta sur le rivage où plusieurs cadavres m'avaient devancé. Un matelot suédois, habile nageur, que j'avais aperçu luttant contre les vagues à l'aide d'une planche, parvint à terre, dépouilla les morts, se trouva ainsi possesseur d'immenses richesses et m'accompagna ; nos vêtements étaient chargés d'eau, elle ruisselait de toutes parts de notre corps.

Nous étions sur les côtes d'Ecosse, non loin d'Edimbourg, capitale de ce royaume.

Celui qui m'accompagnait ne resta pas longtems possesseur des richesses qu'il avait trouvées dans les poches de ses compagnons morts ; on le tua et l'on s'empara de tout ce qu'il avait soustrait au naufrage ; on se disposait à me traiter de la même manière, mais avec mon bâton, j'empêchai ces insulaires de s'approcher de ma personne ; tous ceux qui voulaient me toucher étaient aussitôt frappés, et allaient rendre à Dieu leurs âmes de braves. Je traversai hardiment cette tourbe féroce, pensant que nulle part la police des côtes ne se montrait active, hospitalière et protectrice des malheureux naufragés, et que presque partout des misérables font main basse sur les étrangers.

que
sur d
Je
par
J'éta
mer
le lo
une v
hum
par c
cette
se ve
et le
Ce
qui
comin
vêten
fendr
qu'il
malh
A
aussi
tie d
moi
ne p
nual
fonde
pu fa
consi
sure
gens

que les flots repoussent encore vivants sur des rivages maudits.

Je ne m'apercevais pas que j'étais suivi par un certain nombre de ces scélérats. J'étais sur une roche dont les eaux de la mer battaient le pied ; je cherchais dans le lointain quelque clocher qui m'indiquât une ville où je rencontrerais des visages humains, quand je me vis cerné et assailli par ceux que j'avais dispersés sur la plage ; cette fois ils étaient armés et croyaient bien se venger, mais je m'élançai dans la mer et leur échappai une seconde fois.

Ce n'était pas la crainte d'être frappé qui me faisait prendre ce parti, mais comme on voulait me dépouiller de mes vêtements, et que je ne pouvais m'en défendre qu'en frappant, j'évitais autant qu'il était en mon pouvoir de punir ces malheureux.

A leur grand étonnement, je reparus aussitôt sur l'eau que dépassait une partie de mon corps ; ils firent pleuvoir sur moi une grêle de pierres dont aucune ne put m'atteindre. Cependant je continuai de marcher à deux pieds de profondeur, aussi commodément que je l'eusse pu faire sur du gazon, l'eau prenant de la consistance sous mes pieds au fur et à mesure que j'avancais. Ce que voyant, ces gens furent fort surpris, car ils connais-

saient la profondeur de la mer en cet endroit ; ils descendirent, firent un long détour, et ayant détaché des barques, ils vinrent à moi à force de rames, me promettant de ne plus chercher à me nuire. Je consentis à revenir avec eux sur le rivage, où l'on fit un bon feu pour sécher mes vêtements ; je reçus d'eux tous les soins possibles et leur promis de ne pas leur être contraire s'ils voulaient tous me jurer que jamais aucun d'entre eux ni de leurs enfants ne chercheraient à nuire aux naufragés en aucune manière ; ce qu'ils firent aussitôt.

Ils ne pouvaient se lasser d'admirer comment j'avais pu me soutenir à demi-corps au-dessus de l'eau et me mouvoir avec tant de facilité ; leur surprise fut encore plus grande quand ils reconnurent que les pierres qu'ils m'avaient lancées ne m'avaient fait aucune blessure.

Je leur dis qu'apparemment Dieu l'avait permis ainsi pour leur montrer sa puissance ; qu'ils ne devraient jamais oublier que Dieu voit tout et qu'il a horreur des méchants ; ils me réitérèrent la promesse de respecter la vie des naufragés, et même de les secourir, de quelque nation qu'ils pussent être, fussent-ils eux-mêmes des ennemis.

J'ai su, il n'y a pas encore longtemps,

qu'ils
descen
ceux d

Je
sai à l
royau
lace d
vit de

Je
votre
l'Angl
une se
les mo
rentes

A l'
fermer
Qu'en
Le fer
d'un
reines

de cett
de puis
et de s
demeu
le terr
nouvel
du peu
perpét
ritoire

Grande
grand

qu'ils avaient tenu leur parole et que leurs descendants étaient humains envers tous ceux dont le malheur appelait leurs secours.

Je partis pour Edimbourg, de là je passai à Dublin, capitale de l'Irlande, et de ce royaume je vins en Angleterre. La population de Londres m'insulta et me poursuivit de ses huées.

Je veux pourtant arrêter un instant votre attention sur l'Écosse, l'Irlande et l'Angleterre, ces trois royaumes unis sous une seule et même domination, mais dont les mœurs et les sympathies sont si différentes.

A l'époque de mon dernier voyage, une fermentation terrible agitait ces trois pays. Qu'en devait-il résulter ? l'histoire le dira. Le fer du bourreau devait pendant plus d'un siècle trancher les jours et des reines et des rois ; des grands, de cette nation, insatiables de richesse et de puissance, après avoir lutté longtemps et de scélératesse et de férocité, devaient demeurer les seuls maîtres de presque tout le territoire ; et à cette condition, des lois nouvelles qui eussent assuré le bonheur du peuple chez d'autres nations, devaient perpétuer cette odieuse usurpation du territoire, qui date surtout de l'invasion de la Grande-Bretagne, effectuée avec le plus grand succès le 14 octobre 1066, par Guil-

laume-le-Conquérant, à la tête des Normands, dont il était duc, et auxquels il partagea la terre des vaincus.

Elisabeth monta sur le trône d'Angleterre en janvier 1559, et mourut l'an 1602, après un règne de quarante-quatre ans. A ce règne, aux événements qui le préparèrent, cet empire doit sa puissance et les vices de sa constitution.

Elisabeth avait appris à régner en se livrant à l'étude de l'histoire pendant quatre années qu'elle fut retenue en prison par la reine Marie, sa sœur, qui l'avait fait enfermer avec sa rivale politique Jeanne Gray ; cette dernière, à peine âgée de dix-sept ans, ne régna que neuf jours, périt sur l'échafaud ainsi que son mari, son père et son beau-père ; c'était la troisième reine que le sanguinaire parlement anglais faisait périr du dernier supplice depuis dix-neuf ans. Son crime était d'être de la religion protestante, et de tenir la couronne, malgré sa naissance, de la volonté exprimée par le testament de l'avant-dernier roi, Edouard VI, frère de Marie et d'Elisabeth, et successeur d'Henri VIII, leur père, mort en 1544. Marie eût également fait périr sa sœur Elisabeth, si celle-ci n'eût opposé à sa persécution la dissimulation et la souplesse.

Elisabeth, montée sur le trône, favorisa

la r
du s
A l'
s'éta
sujes
de l
de c
soui
terre
d'un
dité
asso

M
en p
Fran
son c
de H
mém
contr
vainc
d'El
un a
ser q
cours
dante
pouv
des t
à mo
infor
1587,
Elle

la religion anglicane, qui place aux mains du souverain politique l'autorité des papes. A l'exemple de son père Henri VIII, elle s'établit chef suprême de la religion de ses sujets ; elle donna au monde le spectacle de la plus odieuse perfidie ; ce n'était pas de ce jour que la cruauté et la perfidie souillaient les pages de l'histoire d'Angleterre ; et plus tard, ces deux auxiliaires d'une ambition ombrageuse, d'une cupidité effrénée, devaient bien des fois encore assombrir les annales de ces peuples.

Marie Stuart était reine d'Ecosse, veuve en premières noces de François II, roi de France, en secondes noces, de Henri Stuart, son cousin, qui fut assassiné par le comte de Botwel, et en troisièmes noces, de ce même Botwel. Elle eut à soutenir la guerre contre ses propres sujets ; mais ayant été vaincue, elle alla se jeter dans les bras d'Elisabeth. Celle-ci lui fit en apparence un accueil honorable ; puis venant à penser que Marie Stuart avait des droits à la couronne d'Angleterre, comme descendante du roi Henri VII, et que ces droits pouvaient être appuyés par les catholiques des trois royaumes, elle la fit condamner à mort par le parlement anglais, et cette infortunée reine eut la tête tranchée en 1587, après dix-huit années de captivité. Elle savait six langues, écrivait en vers et

en prose, et protégeait les sciences et les savants.

J'étais en Angleterre lors de cet assassinat juridique. Je reprochai aux Anglais d'avoir changé quatre fois de religion depuis le règne d'Henri VIII ; je leur reprochai leur férocité qui les portait à attacher aux murailles les crânes sanglants de ceux que leurs bourreaux, plus nombreux que leurs soldats, exécutaient sous tous les règnes ; je leur reprochai leur misère et leur orgueil. L'un d'eux me répondit : *“ Toi vouloir boxer ? Cet exercice ne pouvait me plaire autant qu'à ces insulaires ; je quittai la place sans répondre. Je n'ai jamais vu de pays où le suicide fût en si grand honneur ; ce peuple contracte le goût du sang dès la plus tendre enfance. Les combats d'animaux, les exécutions publiques excitent en lui des émotions dont il est extrêmement avide ; l'Anglais méprise tout ce qui est étranger : un orgueil excessif lui fait croire qu'il est supérieur en toutes choses à toutes les autres nations. Dans toutes les classes, la haine contre le nom français est fortement enracinée ; et si la civilisation ne change pas cette passion vindicative, qui est née de la rivalité, tôt ou tard l'une de ces deux puissances accablera l'autre, car le mal naît du mal, et la haine est provoquée par la haine ; mais rien ne rend légitime une implacable férocité.*

I
l'Ir
cra
env
Fra
pag
plo
soin
ce,
équ
com
cess
règr
rieu
O
vera
hom
nier
men
tous
sieur
clim
Pa
périn
ples
Paris
Henr
laïen
gne ;
çais
deme

Du reste, la reine Elisabeth a soumis l'Irlande ; l'Ecosse, sous son règne, dut craindre pour son indépendance. Elle envoya des secours à Henri IV, roi de France, contre qui Philippe II, roi d'Espagne, envoyait des troupes ; elle n'employa les finances qu'à pourvoir aux besoins de l'Etat ; elle fit fleurir le commerce, qu'elle étendit aux Grandes-Indes, et équipa des vaisseaux pour protéger et le commerce et le royaume. Enfin, ses successeurs n'eurent plus qu'à continuer son règne sous le rapport de la politique intérieure et extérieure.

On m'avait dit quelque part que je trouverais chez les Allemands, candeur, bonhomie, affabilité, bienveillance ; mes derniers voyages m'avaient extraordinairement fatigué. La rudesse des mœurs de tous les peuples que je visitais depuis plusieurs années me fit désirer de revoir des climats plus doux.

Parti de Londres, où les grands faisaient périr leurs rois et ne donnaient aux peuples que l'ombre de la liberté, je vins à Paris, c'était sur la fin de l'année 1590. Henri IV assiégeait Paris, les ligueurs voulaient donner la couronne au roi d'Espagne ; au camp des jeunes seigneurs français qui s'étaient réunis sous le commandement du Béarnais, je vis combien ce

prince était bon, même pour ceux qui se faisaient ses ennemis. Sachant que sa capitale, cernée de toutes parts, manquait de vivres, il fit cesser le blocus qui durait depuis quatre mois, et négligea de prendre d'assaut cette ville épuisée, pour sauver les habitants de la fureur des gens d'armes qui défendaient sa cause. Jamais roi ne réunit à un plus haut degré tous les talents, toutes les qualités nécessaires pour rendre heureux les peuples et se concilier leur amour.

*Il est lancé en l'air par une mine auprès
des remparts.*

J'entrais dans la ville par un chemin couvert que je connaissais depuis longtemps, et que je croyais tout-à-fait négligé. L'entrée de ce chemin était à peu de distance de la Bastille.

Je vis des gens fanatiques brûler à petit feu un mannequin qu'ils avaient vêtu d'un costume semblable à celui de Henri IV ; ils prononçaient en même temps des paroles d'imprécation et d'exécration, suppliant Dieu de faire périr l'hérétique.

Ce spectacle me fit horreur, je sortis de la ville, de nuit, en sautant du haut en

bas des remparts, je fis un peu de bruit ; j'étais déjà parvenu près d'un glacis extérieur ; mais ce glacis recouvrait une mine, j'entendis un signal et aussitôt cette mine sauta en l'air avec un fracas épouvantable ; je me vis transporté au milieu du feu et de la poudre à une grande élévation. J'étais comme assis sur les fascines enflammées, la terre et les pierres qui avaient été projetées. Mon bâton m'échappa des mains, j'avais été saisi de frayeur. Ma chute eut lieu du côté de Grenelle, sur un terrain couvert de marécages ; je vous avouerai que cette aventure me contraria beaucoup. Je quittai le royaume de France pour la cinquième fois.

Je vins à Strasbourg ; je me plaisais tant dans cette ville que j'y séjournai deux ans. Là j'étais aimé et respecté des bourgeois et des gens de guerre, on se disputait le plaisir de m'entendre et de me recevoir. Je partis enfin ; étant entré dans un village sur les frontières de l'Allemagne, je comptais continuer ma route et voir toutes les villes et tous les hameaux de ces pays dont les habitants me plaisaient par leur simplicité, mais c'était l'arrêt de Dieu, il était dit que je marcherais toujours et je fus de nouveau forcé de reprendre le cours de mes voyages comme vous l'allez voir.

*Il est reconnu dans un village
d'Allemagne.*

Etant donc entré dans un village, j'entendis plusieurs personnes qui parlaient du Nouveau Testament de notre Seigneur.

Un paysan s'avisa de parler de moi, demandant au magister du village de lui raconter ce qu'il savait du Juif-Errant. Celui-ci avoua que les livres saints ne parlaient aucunement de mon crime, qu'il n'y était pas question de moi, ajoutant néanmoins qu'il ne fallait pas douter de mon existence et de mon châtement, car, dit-il, il y a des vérités saintes écrites, mais il y a des vérités traditionnelles, c'est-à-dire transmises de bouche en bouche à travers les siècles.

Ces vérités non écrites ne doivent point être méprisées, surtout quand elles contiennent des enseignements salutaires. Charmé d'entendre raisonner avec tant de justesse, je revins sur mes pas, me tenant à portée, pour écouter la suite de cet entretien. Mais, demanda le villageois, comment est habillé le Juif-Errant, et à quel signe pourrions-nous le reconnaître, s'il venait à traverser notre village ? Le judicieux magister répondit que ma phy-

sion
pour
autr
siècl
bon
mise
vieil
ou je
Juif-
gens
son,
Isaac
passe
Sauv
horre
pitié
bonn
pria
chez
frait

Ma
été re
mes s
à gra
mon.

Je
états
vaiss
Portu
Pe
nible

sionomie et ma barbe devaient suffire pour me faire reconnaître, puisque nul autre homme n'avait vécu durant seize siècles ; lorsque m'ayant aperçu, il dit au bon paysan : Tiens, quand tu verras une mise aussi étrange que celle que porte ce vieillard, considère-le attentivement, car, ou je me trompe fort, ou ce doit être le Juif-Errant lui-même ; puis ces bonnes gens me saluèrent, et de maison en maison, j'entendais s'écrier : *Ahasvérus ! Isaac Laquedem !* Voyez le Juif-Errant qui passe, celui qui a brutalement repoussé le Sauveur : et les uns me regardaient avec horreur, d'autres avec une expression de pitié qui montrait leur bon cœur. Une bonne femme qui était devant sa porte me pria de venir prendre de la nourriture chez elle, tandis que sa petite fille m'offrait une galette.

Mais le souvenir de mon crime m'avait été retracé trop fortement, de grosses larmes sillonnaient ma figure, et je marchais à grands pas, m'appuyant fortement sur mon bâton pour fuir au plus vite.

Je traversai les villes de l'Autriche, les états Sardes et m'embarquai à Gênes. Le vaisseau allait à Lisbonne, capitale du Portugal.

Pendant ce voyage, je réfléchissais péniblement sur ma vie vagabonde et aven-

heureuse. Hélas ! pensais-je, et que font donc les autres hommes, leur vie aussi n'est qu'un voyage, dont aucun d'eux ne connaît le terme ; heureux, s'ils pouvaient se dire : J'ai fait beaucoup de mal, je me suis repenti, Dieu me sera propice pour une autre vie, je me fie en sa bonté. Ces pensées me rendirent du courage et j'arrivai dans la ville la plus commerçante du monde à cette époque. Ce pays était nouveau pour moi ; la chaleur était excessive, et tous les riches étaient plongés au fond de leurs palais dans les délices d'une vie voluptueuse ; des moines de tous les ordres passaient et repassaient dans les rues, leur figure me faisait éprouver un sentiment de terreur, ils me regardaient avec une expression sinistre ; plus tard j'ai compris qu'ils s'étaient doutés que j'étais juif, et que je pourrais bien devenir victime de la fureur du peuple ou de la surveillance ombrageuse de l'*Inquisition*. Cet affreux tribunal avait été établi à Lisbonne en 1537.

L'air était chargé d'une vapeur suffoquante ; les vaisseaux de toutes les nations qui se trouvaient dans le port, étaient agités d'une manière extraordinaire ; je remarquai que beaucoup de personnes d'âge très-expérimentées paraissaient consternées. Dès lors je songai à fuir à

l'in
voy
lug
men

Il se

Je
croy
mais
je re
d'aut
somp
terre
sourc
loint
dus s
res p
ses s
gnées
nuag
fonde

De
tous
abîm
repos
ceux
des a

L'instant un tel pays, où tout ce que je voyais prenait de plus en plus un aspect lugubre et faisait présager quelque événement funeste.

Il se trouve au milieu de la ville pendant un tremblement de terre.

Je suivais donc en hâte une rue que je croyais devoir conduire hors de la ville ; mais m'apercevant que je m'étais trompé, je revenais sur mes pas, j'errais de côté et d'autre, au milieu des édifices les plus somptueux, quand tout-à-coup je sentis la terre trembler sous mes pas ; un bruit sourd et souterrain grondait comme un lointain tonnerre, et déjà les habitants éperdus sortaient de tous côtés de leurs demeures pour éviter la mort. Mais trois secousses subites et successives furent accompagnées du plus affreux fracas ; un horrible nuage de poussière produisit la plus profonde obscurité ; je n'entendais plus.

Des palais, des couvents, des églises, tous les édifices élevés, s'écroulaient en abîmant sous leurs décombres et ceux qui reposaient du sommeil de la mollesse, et ceux qui fuyaient, et ceux qui s'occupaient des affaires de l'Etat, et le pauvre qui im-

plorait la pitié, et la vierge timide qui priait auprès du lit de son père expirant, et le prêtre appelant la miséricorde de Dieu sur les pécheurs, et l'homme vindicatif, méditant un crime ; tout fut abîmé là où les édifices étaient élevés. La frêle mesure de l'artisan restait encore debout dans quelques endroits ; mais l'incendie vint ajouter ses ravages à ceux d'une telle dévastation, et dévora en peu de temps ce que d'horribles secousses n'avaient pas bouleversé.

Cependant j'étais enseveli sous les décombres, d'énormes charpentes, des tronçons de colonnes, des fûts, des entablements en marbre et en pierre étaient entassés pêle-mêle avec des meubles de tous les genres, et j'étais englouti, enfoui sous toutes ces ruines, qui pesaient sur mes membres et m'incommodaient d'autant plus que je ne pouvais pas durer quand je cessais trop longtemps de marcher. Le tremblement de terre n'avait duré que quelques secondes, mais mon étourdissement s'était prolongé pendant plus d'un quart d'heure.

Je me dégageai pourtant, et trouvai assez de force, moi, débile vieillard, pour déplacer les énormes fardeaux qui obstruaient les issues.

Non, jamais je n'avais vu une scène aussi

e
n
n
a
q
d
fr
ne
l'é
eu
pu
ch
La
n'a
vai
acc
leur
cipi
si e
viei
tait
s'éte
ne
ché
man
celle
préc
enco
l'ava
les t
fions

effroyable. Les morts, le sang, les cris des mourants, les flammes qui montaient aux nues, les édifices qui s'écroulaient encore, ayant perdu leur aplomb sur un terrain qui s'était affaissé et incliné dans beaucoup d'endroits ; tout ce que je voyais me faisait frissonner d'horreur. Cet affreux désastre ne s'était pourtant pas prolongé à toute l'étendue de la ville. Quand les flammes eurent réduit en cendre tout ce qu'elles purent atteindre, un autre spectacle déchirant vint déployer ses scènes de douleur. La partie basse de beaucoup d'habitations n'avait pas été abîmée, ceux qui s'y trouvaient sortirent en faisant retentir l'air des accents du désespoir ; des mères appelaient leurs enfants qui n'étaient plus ou se précipitaient sur leurs cadavres ensanglantés, si elles parvenaient à les reconnaître. Le vieillard levait les mains au ciel et regrettait d'avoir trop vécu, désormais sa race s'éteignait avec lui ; l'enfant se désolait, ne pouvant rappeler à la vie la mère chérie qu'il mouillait de ses pleurs ; l'amant qui venait de retrouver inanimée celle qui lui avait promis le bonheur, se précipitait dans les décombres fumants encore, pour partager son affreux destin. L'avare, dont les flammes avaient enlevé les trésors, faisait entendre les imprécations de la colère et du désespoir ; tous

reprochaient à Dieu de leur avoir laissé la vie, la vie qui ne serait plus pour eux qu'une amère dérision, qu'une atroce douleur.

Ce n'était pas tout ; de toutes parts je vis accourir des gens de mer, des gens des ports, des hommes qui semblaient sortir de dessous la terre, dont les physionomies scélérates laissaient deviner le motif de leur coupable empressement ; avides de pillage, ils escaladaient tout ce qui s'opposait à leurs cupides perquisitions ; souvent ils s'entr'égorgeaient, après s'être disputé leur proie. Ils entraient dans les habitations qui subsistaient encore, et en sortaient teints de sang et chargés de dépouilles.

Ce carnage immola plus de victimes que ne l'avaient fait les éléments. La férocité des hommes en effet l'emporte sur tout ce que l'on peut imaginer de terrible quand la pensée de Dieu ne règne pas dans leurs âmes, et qu'ils pensent pouvoir assouvir leurs passions à l'ombre de l'impunité.

Mais bientôt des bandes disciplinées, conduites par des hommes de cœur, envahirent de toutes parts ces scélérats ; on les traqua partout où ils se réfugiaient, et leur extermination fut complète.

J'étais anéanti : la vue de tant de désastres m'ôtait tout sentiment ; la sensibi-

lit
n'a
mo
ave
J
ma
de
cou
sag
J
vo
que
alle
de
plo
étai
de
L
qu'à
ces
pelé
O
fure
vait
pour
un
la po
Da
comp
et fa
autre

lité semblait s'être épuisée en moi, et je n'avais plus de courage pour faire aucun mouvement. Je marchais au hasard et avec lenteur.

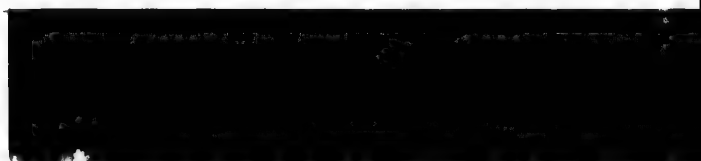
J'étais cependant parvenu aux dernières maisons de la ville, et j'allais fuir le lieu de désolation, quand des gens accoururent vers moi et me barrèrent le passage.

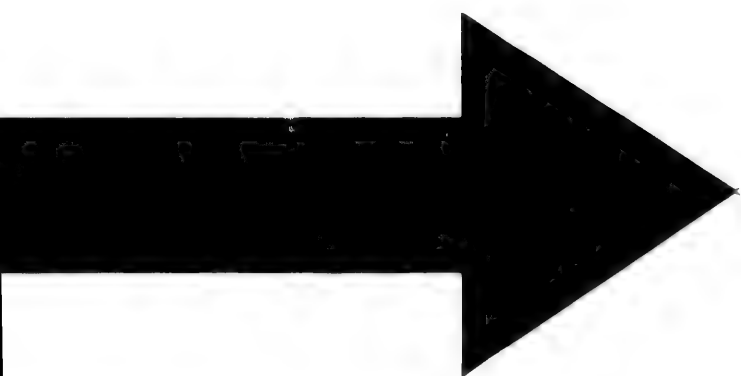
J'étais étranger, c'en était assez pour voir soulever contre moi la fureur publique. D'où êtes-vous, d'où venez-vous, où allez-vous ? Quand j'eus dit que j'étais juif de nation, on cessa toutes questions, je fus plongé dans un vaste cachot souterrain, où étaient entassés d'autres juifs et une foule de gens sans aveu, sans condition.

Le peuple criait et voulait pénétrer jusqu'à nous pour nous immoler ; c'étaient ces maudits juifs, disait-il, qui avaient appelé sur leur ville les malédictions du ciel.

On leur abandonna des voleurs qui furent écharpés à l'instant. Mais on trouvait ce supplice trop prompt, trop doux pour nous ; nous devons être brûlés dans un *auto-da-fé* qui serait organisé avec toute la pompe que commandait la circonstance.

Dans ce sombre repaire la nuit était complète, nous étions plus de quatre cents, et faute de voir on se renversait les uns les autres quand on voulait bouger. Etant





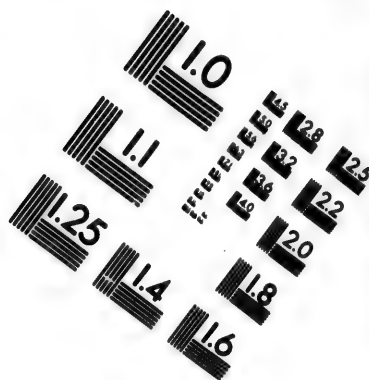
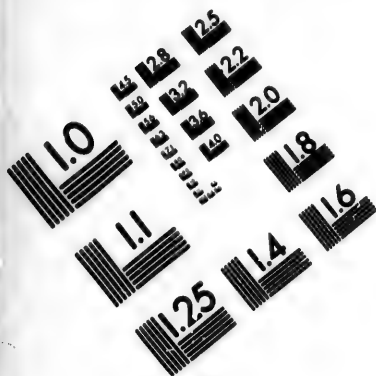
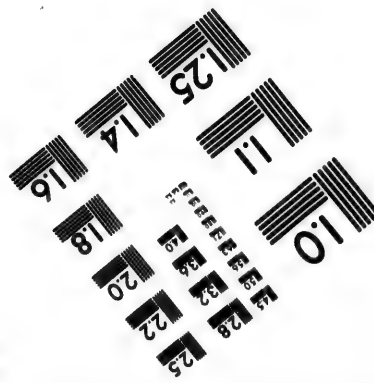
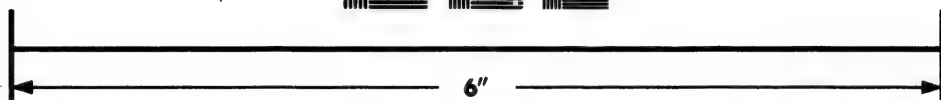
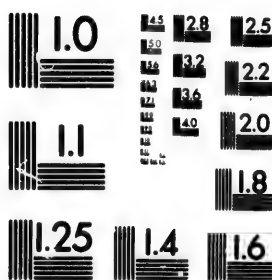


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tombé à terre, ma main s'appuya après une pierre qui céda à l'effort, je la déplaçai davantage et mis les pieds dans le trou que ce déplacement laissait vide ; je trouvais en touchant qu'il y avait plusieurs degrés, je les descendis, et quand je n'eus plus que la tête hors de cette ouverture, j'allongeai les bras et replaçai la dalle, dont le dérangement m'avait permis de m'introduire où je me trouvais. Où étais-je ? je n'en savais rien encore ; je continuai de descendre et me trouvai bientôt dans un étroit cachot jonché de squelettes humains. A travers un trou pratiqué dans la pierre je vis une cour assez spacieuse, et bientôt des hommes d'armes et des bourreaux en garnirent l'enceinte. On sortit d'un large caveau toutes sortes d'instruments de supplice, et bientôt on soumit successivement tous les prisonniers à la question. Je vous épargne la description de toutes ces horreurs. Ces malheureux avouaient tout ce qu'on voulait leur faire avouer, pour voir abréger leur supplice ; ceux qui résistaient succombaient aux épreuves, et la terre avait disparu sous des flots de sang.

Tous ces prisonniers furent condamnés à être brûlés, et reconduits dans le vaste cachot d'où le lendemain ils devaient être transférés au lieu du supplice.

Le trou infect où je me trouvais pouvait

à pe
tro
moi
mon
pen
d'un
je d
près
bile
doul
sent
à les
jusq
plain
sous
péri
brui
dalle
étaie
quie
tranc
seilla
divin
En
loint
supp
des p
sur d
gic
intro
tues

à peine contenir cinq personnes. Si j'introduisais ce nombre de condamnés avec moi, parviendrais-je à les soustraire à la mort. J'en eus le désir et l'espoir, et cette pensée fut pour moi comme l'expression d'une volonté divine. Au milieu de la nuit, je déplaçai donc la dalle, et je trouvai, auprès de l'ouverture, des hommes immobiles, comme s'ils avaient succombé à la douleur ; mais je les touchai au cœur et sentis qu'ils existaient encore : je parvins à les transporter dans mon asile un par un, jusqu'au nombre de cinq. Les sanglots, les plaintes des infortunés qui étaient entassés sous les voûtes sépulcrales du cachot supérieur empêchèrent que l'on entendît le bruit que je fis pendant ces opérations. La dalle étant remplacée, mes protégés qui étaient revenus à eux exprimaient leur inquiétude de ce qui leur était arrivé, je les tranquillisaï de mon mieux en leur conseillant de mettre leur espoir dans la bonté divine.

Enfin le jour parut : bientôt un bruit lointain me fit comprendre que l'heure du supplice approchait. Des pénitents blancs, des pénitents gris entrèrent dans la cour, sur deux files, au son d'une musique religieuse en faux bourdon. Les victimes, introduites au milieu d'eux, étaient revêtues d'un *san-benito* d'étoffe jaune, par-

mée de petits diables d'étoffe noire et rouge.

Puis le cortège, composé du grand inquisiteur, de son féroce tribunal et des grands de tous les ordres, commença à défilér. Cette cérémonie dura plusieurs heures. Quand il n'y eut plus de victimes dans le cachot, les pénitents fermèrent la marche, et il se fit un profond silence.

Une heure après je levai la dalle ; hô, bonheur inespéré pour mes compagnons de captivité ; la porte du grand cachot communiquant sur la cour était ouverte, et celle de la cour donnant sur la rue l'était aussi. Je m'avançai, marchant le premier, et ne voyant personne, n'entendant aucun bruit, nous pûmes fuir ce lieu d'horreur. Sortis de la ville, nous aperçûmes s'élever de la grande place publique une vive lumière, et des tourbillons de flamme et de fumée montaient au haut des airs.

A cette vue, mes pauvres compagnons tressaillirent, le cœur leur manqua, ils tombèrent à mes pieds, pâles comme s'ils venaient d'expirer ; ils avaient compris qu'un immense bûcher dévorait les chairs de leurs co-réligionnaires.

Ils revinrent bientôt par mes soins de cette défaillance, puis ayant aperçu une barque sur le Tage, nous remontâmes ce fleuve à force de rames jusqu'à Tolède, et

ma
mes
d'ou
où j
Ce
à leu
atroc
par u
reux
l'Éva
cords
la re
terri
haute
n'ont
venge
tres
Jésus
mauv
dre s
crime
To
glacé
bles é
de pa
chacu
vives
venai
Le
ne ch
est au

marchant ensuite nuit et jour, nous gagnâmes Sarragosse, Lérida, puis Barcelone, d'où un vaisseau nous transporta à Nice, où je les quittai pour venir dans ce pays.

Ces juifs avaient dû leur affreux trépas à leur attachement à leur croyance ; leurs atroces bourreaux n'avaient été mus que par une inspiration infernale. Ces malheureux n'avaient jamais compris l'esprit de l'Évangile d'un Dieu de paix et de miséricorde. L'inquisition ne peut donc invoquer la religion dont elle s'est fait une armée si terrible ; la véritable religion en désavoue hautement les exécrables arrêts ; ces arrêts n'ont pu être dictés que par la haine, la vengeance, la crainte, la cupidité, et d'autres passions que réprouve la morale de Jésus. Aussi, il ne peut y avoir que la mauvaise foi ou l'erreur qui veuillent rendre son admirable doctrine solidaire des crimes des temps et des climats.

Tous les auditeurs, attentifs, étaient glacés d'effroi au récit d'aussi épouvantables événements. Le Juif-Errant avait cessé de parler et personne ne rompait le silence, chacun restait encore sous l'empire des vives émotions que ce vieillard vénérable venait d'exiter dans leur cœur.

Le Juif-Errant reprit ainsi : Mes amis, ne cherchez point le bonheur sur la terre, il est au sein de Dieu même ; ici-bas il faut

tout souffrir pour expier seulement une ombre de plaisir ; c'est que la véritable patrie de l'homme est au cœur de l'Éternel.

Mon voyage durera sans doute bien longtemps encore, jusqu'à ce que je puisse goûter la paix de Dieu. Mon exemple doit vous enseigner à ne jamais cesser de révé-
rer Celui qui fit toutes choses.

Le mal arrive ici-bas avec la permission de Dieu, sans doute, mais celui que le fait n'y est pas contraint ; et Dieu, en lui donnant la liberté, lui a donné aussi un rayon de lumière pour le diriger, et la connaissance du juste et de l'injuste, car personne ne peut s'y méprendre.

Pardonnez-moi d'avoir abusé si longtemps de votre obligeance à m'écouter ; je vous remercie de l'attention que vous m'avez accordée, et de votre bienveillance.

Ne divulguez à personne le secret de ma présence en ces lieux jusqu'à ce que vous soyez fondés à croire que je sois parvenu à une assez grande distance.

Récevez mes adieux, respectables ecclésiastiques, qui dirigez si bien votre troupeau. Déjà depuis une heure je suis fort tourmenté du peu de chemin que je fais dans ce jardin.

Cela dit, le Juif-Errant partit, laissant toute l'assemblée dans un inexprimable étonnement.

A
née,
De
mer
sa m
Ce q
ment
ce so

Aucun des auditeurs n'oublia cette journée, mais chacun fut discret.

Depuis ce temps le Juif-Errant erre par mer et par terre, à moins que Dieu, dans sa miséricorde, ne l'ait enfin appelé à lui. Ce qui le ferait croire, c'est qu'il n'est pas mention qu'il ait reparu quelque part que ce soit depuis l'an 1633.

FIN.

COMPLAINTÉ
DU
JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant !
Que son sort malheureux
Parait triste et fâcheux !

Un jour, près de la ville
De Bruxelles en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèrent en passant ;
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit tout difforme
Et très-mal arrangé
Leur fit croire que cet homme
Était fort étranger,
Portant comme ouvrier,
Devant lui un tablier.

On lui dit : Bonjour, maître,
De grâce accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous,
Ne nous refusez pas,
Retardez un peu vos pas.

Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur,
Jamais je ne m'arrête
Ni ici, ni ailleurs ;
Par beau ou mauvais temps
Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

J'accepterai de boire
Deux coups avecque vous ;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout ;
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

De connaître votre âge
Nous serions curieux ;
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans,
Vous montrez bien autre.

La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans,

Chose sûre et certaine,
Je passe encore trente ans :
J'avais dix ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Ecriture nomme
Isaac, Juif-Errant.
De grâce dites-nous
Si c'est sûrement vous.

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné,
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée.
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel, que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la cinquantième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les coteaux,
Les plaines et les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs

Qui coûtaient bien des vies ;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité :
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien ;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen :
En tous lieux, en tous temps
J'en ai toujours autant.

Nous pensions être un songe
Le récit de vos maux,
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux ;
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu, tout aimable,
Vous eût tant affligé :
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur
Si mon crime s'efface
J'aurai bien du bonheur ;
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix ;
Il me dit de bon air,
Passant devant chez moi :
Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici ?

Moi brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
Ote-toi, criminel,
De devant ma maison ;
Avance et marche donc,
Car tu me fais affront.

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans ;
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

De chez moi à l'heure même
Je sortis bien chagrin,
Avec douleur extrême,
Je me mis en chemin ;
Dès ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse ;
Adieu la compagnie ;
Grâces à vos politesses,
Je vous en remercie.
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

Commen
Origine
Ce qu'il
Il part po
Les lions,
Il raconte
salen
Il est atta
Il assiste
Il est lanc
Voyage à
peste
Il traverse
On veut lu
Dans un n
le riva
Il est lanc
rempa
Il est recon
Il se trouve
trembl
Complainte

TABLE.

	PAGE.
Comment le Juif-Errant a été reconnu.....	1
Origine du Juif-Errant.....	7
Ce qu'il répondit à J.-C., et sa sentence.....	9
Il part pour bien longtemps.....	9
Les lions, les tigres et les serpents le respectent.....	10
Il raconte l'histoire de la destruction de Jérusalem.....	12
Il est attaqué par des sauvages.....	14
Il assiste à plusieurs grandes batailles.....	16
Il est lancé au loin par l'éruption d'un volcan.....	18
Voyage à Marseille ; il est épargné par la peste.....	20
Il traverse le grand désert d'Afrique.....	22
On veut lui trancher la tête.....	24
Dans un naufrage, le Juif-Errant est porté sur le rivage par les eaux de la mer.....	26
Il est lancé en l'air par une mine après des remparts.....	28
Il est reconnu dans un village d'Allemagne.....	32
Il se trouve au milieu de la ville pendant un tremblement de terre.....	34
Complainte du Juif-Errant.....	37

FIN.

rendu à la dernière
ci-dessous.

turned to the last date
below.

2 DEC 1985

20 nov.

**BIBLIOTHÈQUE CENTRALE
DE
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL**

1. Les livres peuvent être empruntés pour quinze jours. Le prêt peut être renouvelé deux fois, si le livre n'est pas demandé par un autre lecteur.
2. Les livres marqués R et TR, les livres qui ont plus de cent ans, les livres réservés et les périodiques doivent être consultés sur place.
3. Une amende de 10c par livre sera exigée pour chaque semaine de retard. Le prêt des livres en retard ne peut pas être renouvelé.
4. Chaque emprunteur est tenu responsable pour les livres enregistrés sur sa carte et pour toute amende encourue.

POPULAIRES.

ET DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA MEME LIBRAIRIE.

Le Paradis Perdu.

Les Martyrs.

Histoire des Voyages.

Contes de Schenck.

Contes des Fées, de Perrault, etc.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Le Paradis Perdu.

Les Martyrs.

Histoire des Voyages.

Contes de Schenck.

Contes des Fées, de Perrault, etc.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

Contes de Schenck.

